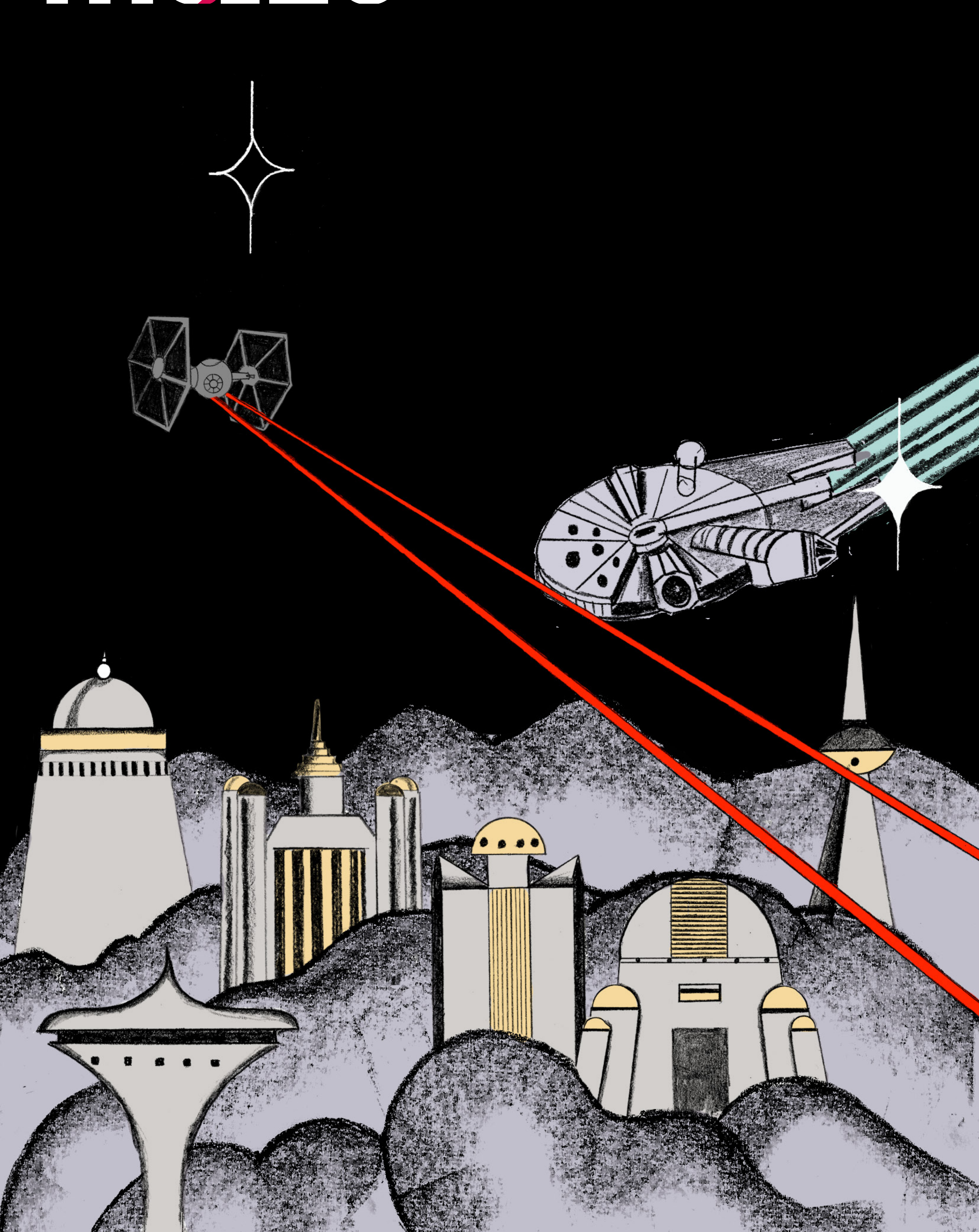
maze

DÉCEMBRE 2017 68





CITÉ DE LA MUSIQUE
PHILHARMONIE
DE PARIS

La musique sans limites

PHILHARMONIEDEPARIS.FR

ÉDITO

Nous arrivons à la fin d'une année rocambolesque à bien des égards. Le dernier numéro de 2017, cette soixante-huitième édition du magazine Maze, marque une nouvelle étape. L'an prochain, nous célébrerons le cinquantième anniversaire des «événements» de mai 1968. Nous sommes les enfants et les petits-enfants de celles et ceux qui manifestèrent, comme de celles et ceux qui s'y opposèrent, et également de celles et ceux qui restèrent indifférent.e.s. Plusieurs générations plus tard, dans une prétendue «mémoire collective», cette date résonne encore comme l'origine de clivages politiques durables, dépassant même le raz de marée politique que nous avons connu cette année.

Faut-il donc voir 2018 comme une promesse ? À bien des égards, la situation en France ne s'améliore pas, les nerfs sont à vifs, les esprits encore échauffés d'une année de retournements et de «recomposition». Cela ne se joue peut-être pas de cette manière partout, mais dans les sous-préfectures, dans les centres sociaux, dans les associations sur le terrain, qui ont fait de tant de personnes ce qu'elles sont, la résignation domine. Là où l'opposition politique semble amorphe et incapable de se mobiliser durablement, où la confiance en la politique organisée en partis semble avoir été épuisée, il paraîtrait logique qu'il y ait un espace, même infime, pour des mouvements de masse. Il n'en est rien. Ce que ces «événements» nous ont enseigné, c'est que les grandes contestations ne partent pas toujours d'appels nationaux, ils partent d'une étincelle, quelque part, sur le territoire. Il faut se méfier de l'eau qui dort.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

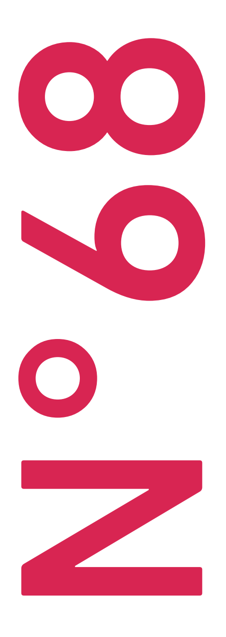
maze

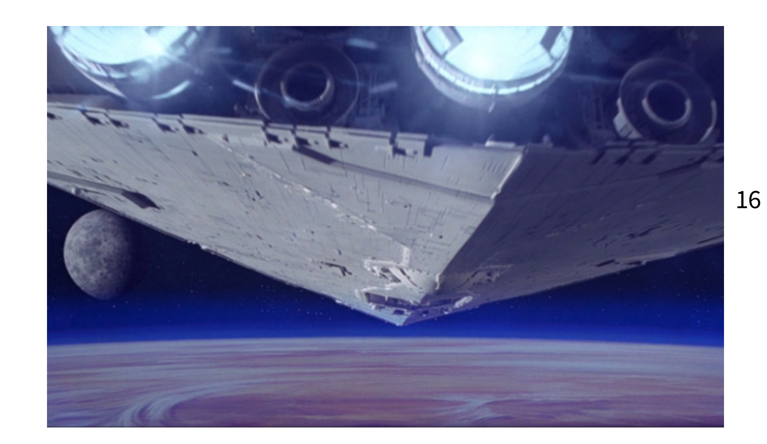
Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012.
Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion :4 rue Saint-Guillaume, 35000 Rennes.
RNA :W502002188. SIREN :751793555.
ISSN :2259-7867. CPPAP :0920W91947.
Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira en France et dans d'autres pays.
Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein.
L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales.

L'association Inspira et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-en-Cotentin, le ministère de la culture et la communication, le ministère de la ville, de la jeunesse et des sports et Google.
L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.
Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/legal.
Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site maze.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Couverture : Benni Valsson

CE MOIS










Je voulais prendre une pause,
mais de toi. Je suis désolée.

STAR WARS
PUTAIN, 40 ANS...

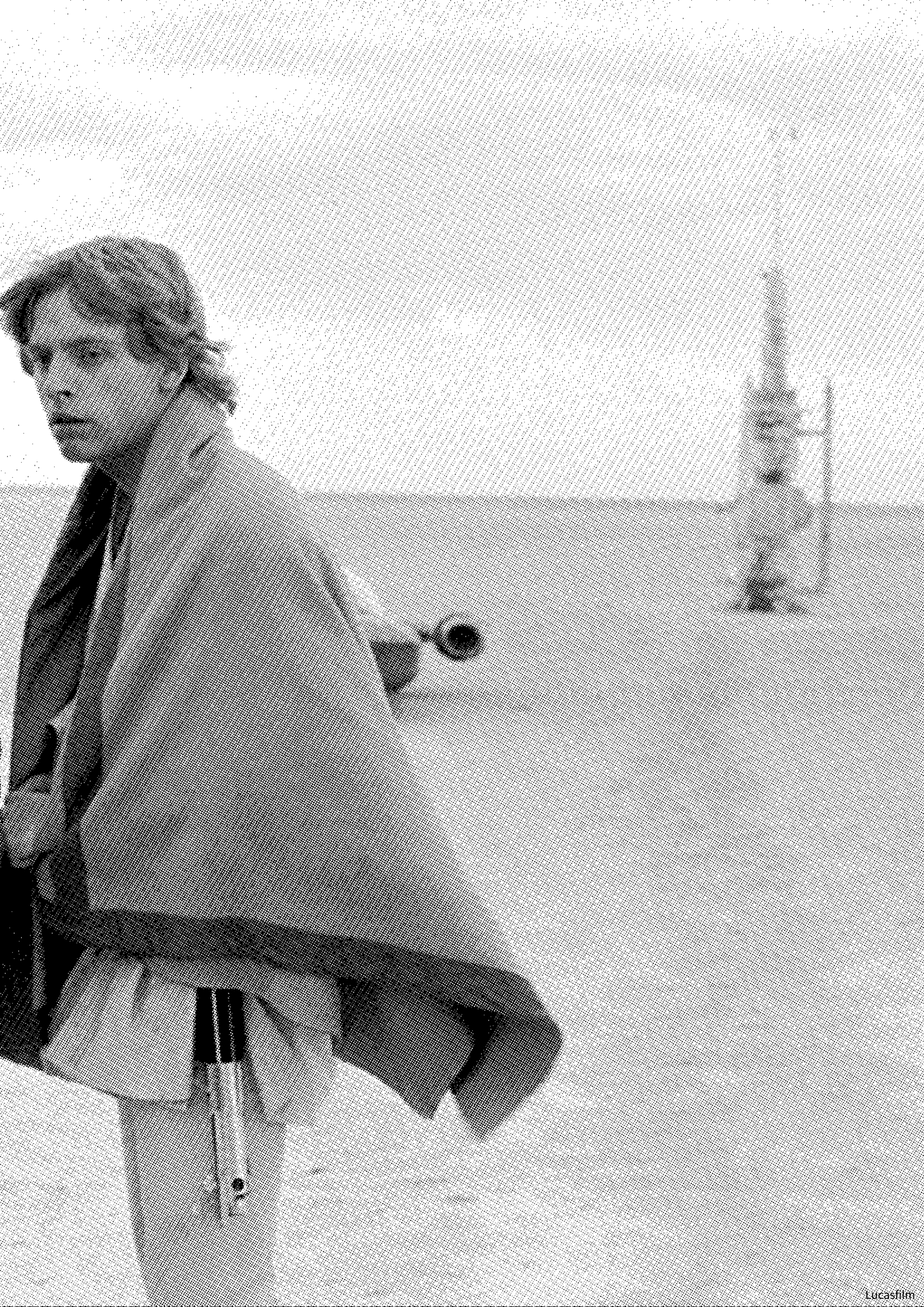
Il parait qu'on avait tous quelque chose en nous de Johnny. Il est sûr qu'on a tous quelque chose en nous de Star Wars. Qu'on aime ou qu'on aime pas, qu'on soit fan ou indifférent, la saga a changé le cinéma. Imaginez, 1977, Jacques Prévert et Elvis Presley nous quittent, on est en pleine Guerre froide, c'est la crise des euromissiles, Steven Spielberg sort Rencontre du troisième type, et là... TADAAAAM ! Ce générique résonné pour la première fois dans les salles de cinéma américaines, le 25 mai. S'agitent alors à l'écran de drôles de personnages, un grand méchant sous assistance respiratoire, des épées de lumière, des objets qui bougent par la seule force de la pensée de mystérieux chevaliers... La Force justement, une notion bien abstraite. Bref, il y avait tout pour que les gens prennent ce film pour un truc de fou.

Parce que qui y croyait à part George Lucas lui-même ? Pas grand monde, le film n'a failli jamais voir le jour. Mais résultat 40 ans plus tard, Star Wars c'est 9 films, c'est 33 milliards de dollars de chiffre d'affaires (merchandising compris), c'est 35 millions d'entrées rien qu'en France. Star Wars, c'est donc une affaire de persévérance, d'y croire. La saga transcende aussi les générations, les enfants des années 1970, puis celles et ceux du tout début des années 2000, avant la folie du retour au milieu des années 2010. Star Wars réunit, fédère. C'est parfois utile.

Ce mois-ci, on vous raconte notre Star Wars. Le cinéma bien sûr, mais aussi les jeux vidéos, et puis une jeune padawan dans la rédaction a regardé Star Wars pour la première fois, pour nous livrer ses impressions. Alors accrochez-vous, participez au voyage avant d'aller voir Les Derniers Jedi. Et que la Force soit avec nous.



Kevin Dufreche



Lucasfilm

STAR WARS : BATTLEFRONT II
LA LENTE DÉSAGRÉGATION DU MARCHÉ VIDÉOLUDIQUE

Loris Prestaux

Alors que les fans cinéphiles doivent encore ronger leur frein jusqu'au 13 décembre, les gamers amateurs de la franchise ont depuis le 17 novembre dernier de quoi combler leurs attentes avec la sortie de Star Wars : Battlefront II sur PC, PS4 et Xbox One. Cependant, depuis la sortie de la bêta, les scandales s'accumulent autour de son développeur, Digital Illusions Creative Entertainment (DICE), filiale du géant Electronic Arts (EA) qui ne subit d'ailleurs pas là ses premiers remous médiatiques. En 2017, la sortie de jeux « Triple A » ne serait-elle plus gage de réussite commerciale ?

17/20 sur jeuxactu.com, 16/20 sur jeuxvideo.com, 8/10 sur gameblog.fr... Les sources spécialisées semblent concorder : Star Wars : Battlefront II est un succès critique. Suite de Star Wars : Battlefront, remontant déjà à 2015 et lui aussi reconnu pour ses qualités vidéoludiques, le jeu est fortement attendu depuis l'annonce en mai 2016 de son développement, et ce grâce notamment à l'intense campagne de communication menée par DICE. Pourtant, peu après sa sortie, la grogne des joueurs émerge : le jeu obtient le score impressionnant de 0,9/10 par les utilisateurs de metacritic.com, les articles critiquant certains choix de développement font florès. Résultat : des précommandes annulées et des remboursements en cascade, un jeu peinant à atteindre la moitié du résultat commercial de sa préquelle et une baisse des actions d'EA estimée à 3 milliards de dollars. Comment expliquer ce retournement de situation ?

Un Pay-to-play à plusieurs milliers de dollars

Que semblent reprocher ses utilisateurs au jeu à grand budget de DICE ? Peut-être précisément ses ambitions, en tout cas ce qu'elles impliquent. Avec un développement estimé à plusieurs millions de dollars, et de la part d'une firme comme EA, la pression à la rentabilité est forte. Afin de s'assurer de substantiels profits, l'éditeur a choisi de mettre en place plusieurs mécaniques payantes qui, si elles n'ont rien de proprement innovantes, ont surpris voire indigné par leur échelle. Ainsi, débloquer certains personnages emblématiques (Luke Skywalker ou Dark Vador pour ne citer qu'eux) n'est possible qu'en jouant un certain nombre d'heures, ou en payant des lootboxes, c'est-à-dire des contenus choisis aléatoirement, payables en argent réel par microtransaction. Le système n'est pas neuf : Overwatch, autre jeu très populaire, met à disposition des skins alternatifs pour ses personnages suivant le même système ; d'autres grands noms du jeu vidéo comme Grand Theft Auto (2K) utilisent eux aussi les microtransactions, ces petits paiements en plus du jeu initial permettant d'obtenir du contenu supplémentaire. Avec Star Wars, c'est l'ampleur du dispositif qui choque : selon le site spécialisé starwarsgaming.com, obtenir l'intégralité du contenu déblocable disponible à la sortie du jeu aurait demandé 4528 heures, soit 188 jours sans dormir, ou bien la modique somme de... 2100 dollars !

Alors à la sortie de la bêta le 6 octobre dernier, la réaction de la communauté des joueurs a été à l'échelle du scandale, et tous les regards ont pointé dans la même direction : Electronic Arts. Emblématique du sentiment de ras-le-bol des joueurs, la réponse de l'éditeur à un fil de discussion de Reddit.com a reçu le plus grand nombre de votes négatifs de tout le site : plus de 674 000 utilisateurs ont ainsi fait part de leur mécontentement. Devant une vague médiatique toujours croissante et le désistement progressif de



EACommunityTeam EA -673k points 23 days ago x90

The intent is to provide players with a sense of pride and accomplishment for unlocking different heroes.

As for cost, we selected initial values based upon data from the Open Beta and other adjustments made to milestone rewards before launch. Among other things, we're looking at average per-player credit earn rates on a daily basis, and we'll be making constant adjustments to ensure that players have challenges that are compelling, rewarding, and of course attainable via gameplay.

We appreciate the candid feedback, and the passion the community has put forth around the current topics here on Reddit, our forums and across numerous social media outlets.

Our team will continue to make changes and monitor community feedback and update everyone as soon and as often as we can.

permalink embed save reply

Le commentaire le moins aimé de tout reddit.com

certains investisseurs, EA a fini par reculer sur ses positions et a ainsi baissé le prix des personnages déblocables, avant de stopper net le système de microtransactions le jour même de la sortie du jeu. De manière temporaire bien sûr : affaire à suivre.

Electronic Arts, l'homme à abattre ?

Il est bon de remettre les éléments dans leur contexte : ce n'est pas la première fois que EA fait scandale dans le petit monde du jeu vidéo, et la société a progressivement acquis l'image de la corporation corrompue et vénale par excellence, au plus grand regret de son directeur d'exploitation. En effet, la firme, plusieurs fois élue Pire Compagnie d'Amérique (2013, 2014) a par le passé fait usage de nombre de stratagèmes commerciaux plus ou moins honnêtes : elle avait par exemple organisé un coup de pub d'anthologie avec une fausse manifestation chrétienne pour la sortie de Dante's Inferno pendant l'E3 de 2009. Quand la firme se plaint de la situation difficile de l'industrie du jeu vidéo avec des profits avoisinant les 76 millions de dollars (sur plus de 4 milliards de revenus), elle oublie de mentionner les 747 millions de dollars investis en marketing divers.

Toutefois, si ces anecdotes prêtent à sourire, les joueurs voient aussi dans EA le glissement de la sphère vidéoludique vers celle du marché, obéissant à sa logique bien connue : le profit. Sur l'autel de ce dernier sont ainsi sacrifiés la création artistique ou encore le soin du développement. On peut citer à l'envi les séries sans fin qu'EA est toujours assuré de pouvoir vendre à son cheptel : Need for Speed, Medal of Honor… De cette catégorie EA n'a pas l'apanage : qui suit encore avec attention le rythme de sortie des Assassin's Creed d'Ubisoft ? Jamais vraiment mauvais mais surtout rarement novateurs, ils assurent un revenu régulier à ces éditeurs en ne se renouvelant artistiquement que dans les marges.
Autre source d'inquiétude : l'évolution du modèle même des jeux, particulièrement ceux à gros budget (dits AAA ou Triple A) : la sortie de jeux comme Deadspace 3 ou Mass Effect 3 a en effet consacré le début d'une priorisation du multijoueur au détriment des campagnes solo ; certains commentateurs ont ainsi vu la fin bâclée de Mass Effect 3 comme une conséquence de ce manque d'intérêt envers le scénario principal. Ajoutez à cela les problématiques toujours croissantes des Day-One DLC (contenu téléchargeable payant disponible le jour de la sortie, et qui aurait donc pu venir fournir le jeu de base) ou les « véritables » fins de jeu disponibles en payant plus (Asura's Wrath de Capcom par exemple). On comprendra que, même au-delà d'Electronic Arts, la capitalisation progressive du jeu vidéo inquiète les puristes.

« Il y a cette croyance chez beaucoup de joueurs que les jeux ne devraient pas être profitables. J'essaye de m'asseoir avec des gens aussi souvent que possible et d'expliquer ce que requiert la création d'un jeu vidéo et quelle quantité de d'investissement de capitaux cela nécessite. »

« There is this underlying belief in a lot of gamers that games shouldn't be profitable enterprises. I try and sit down with people as much as I can and explain what it takes to make a video game and how much capital investment it takes. »

Peter Moore, directeur d'exploitation d'Electronic Arts, interview pour IGN.com

Le schisme vidéoludique

Car il faut bien replacer ce glissement du dixième art vers les logiques marchandes dans une histoire, et surtout une fiction plus grande du jeu vidéo. Se scandaliser du comportement d'une corporation comme EA, bien que sans aucun doute légitime, c'est imaginer un peu naïvement le jeu vidéo comme un média, sinon encore pur, qui du moins l'aurait été ;

comme l'œuvre de grands illuminés dans leur garage qui connaîtront le succès grâce à leurs talents et non au marketing d'une compagnie. On n'applique pas cet onirisme béat à l'industrie du pneu : c'est déjà reconnaitre la spécificité du jeu comme création d'art.

Or l'industrie a évolué en même temps que le secteur s'est popularisé, et les corporations ont grandi en profitant de la spécificité de certaines formes d'art : l'existence d'un univers artistique attachant, qu'on ne retrouve pas dans n'importe quel secteur. Insatisfait de la qualité de son téléviseur, le consommateur n'aura qu'à changer de marque. Mais insatisfait de la manière dont on a traité Rey ou Chewbacca, le joueur n'aura d'autre choix que de rester s'il veut continuer à profiter de son univers franchisé et de ses personnages préférés ; c'est encore plus vrai pour les univers spécifiquement vidéoludiques. Les éditeurs de jeux vidéo comme de cinéma jouent sur cette spécificité pour retenir le client, qui se révèle souvent impuissant ; à ce titre il est intéressant de noter à quel point le recul de EA sur Star Wars : Battlefront II a été reçu avec surprise.

L'échappatoire se trouverait ainsi dans les studios indépendants, qui échappent à ces logiques commerciales (y sacrifiant parfois par là leur attrait populaire) et faisant souvent appel à des véritables innovations, aussi bien en termes de scénario que de gameplay. Là encore pourtant, il y a du souci à se faire. Electronic Arts, comme d'autres, se sont ainsi construits de véritables réputation de requins, assimilant les plus petits studios afin de récupérer leurs licences les plus fructueuses avant de les laisser à leur sort, et bien souvent à leur fermeture. Bullfrog Production (Populous) en 2004, Westwood Studios (Command & Conquer) en 1998, Pandemic Studios (Star Wars : Battlefront II, premier du nom) en 2007 : les victimes sont légion. C'est parce qu'ils ont conscience de l'importance de l'indépendance dans ce milieu que certains développeurs se sont d'ailleurs levés contre la sortie d'un « Indie Bundle » estampillé EA, trop hypocrite à leur goût. Se plaçant comme garante de la qualité du jeu, l'indépendance se revendique d'autant plus qu'elle se place dans l'imaginaire collectif comme l'ennemi des grands éditeurs aux rythmes industriels et aux budgets faramineux ; celui-là même qui ponctionne le joueur de 60 dollars pour un jeu inachevé.

Les scandales et les questionnements qui ont résonné autour de la sortie de Star Wars : Battlefront II n'ont pas fini de faire parler, non seulement parce qu'ils sont clés dans la compréhension d'une industrie aussi nouvelle que celle du jeu vidéo, mais aussi parce qu'ils sont le témoin de son évolution. Digne représentant de ce que voient ses créateurs dans un jeu vidéo, on pourra prophétiser que le jeu triple A perd en prestige à mesure que le jeu indépendant gagnera en reconnaissance. On pourrait finalement presque se réjouir de ce glissement vers la logique capitaliste, même dans un milieu qui nous tient à cœur : il témoigne aussi de la normalisation du rapport du marché du jeu vidéo au grand public, et la lutte acharnée se jouant entre joueurs de niches et gros studios nous rappelle celles qui se jouent dans bien d'autres domaines artistiques. Alors, joueur, choisis ton camp : Steam ou Origin ?


Electronic Arts



STAR WARS, UNE ŒUVRE D'AUTEUR

Cela fait maintenant 40 ans que Star Wars est sorti. Révolutionnaire en tout point, la saga essuie pourtant des critiques négatives récurrentes.

Hugues Marcos

En effet, les films souffrent bel et bien de leur statut d'œuvre grand public et enfantine. Dès lors que l'on voudrait citer Star Wars ou en parler sérieusement en l'utilisant comme véritable référence, on peut s'attendre à des moqueries de la part des gens qui ont de la «vraie culture». Pourquoi, alors, ces critiques ont tort et doivent cesser?

Georges Lucas, en bref

Né en 1944 en Californie, Georges Lucas est élevé par ses parents papetiers et destiné à reprendre leur entreprise. Il construit d'abord sa culture personnelle sur des choses typiques des années 1960: les voitures, le rock, les comics (de science-fiction ou d'horreur), les westerns (notamment le célèbre La Prisonnière du Désert de John Ford) ou encore la série télévisée Flash Gordon. Intéressé par l'université de cinéma de Californie, il commence à se passionner pour le cinéma peu avant d'y aller. C'est alors qu'il découvre les films expérimentaux des États-Unis, de l'Italie, la Nouvelle Vague française mais aussi l'âge d'or du cinéma japonais (Akira Kurosawa l'aura particulièrement marqué). À l'Université de Los Angeles, il réalise plusieurs courts-métrages et se fera remarquer par un certain Steven Spielberg.

Mais c'est sa rencontre avec Francis Ford Coppola qui lui sera décisive: ce dernier l'engage sur son quatrième long métrage, Les Gens de la Pluie. Et c'est aussi lui qui poussera Lucas à réaliser son premier film, THX 1138, un film dystopique et expérimental. Cependant, le film n'est pas un franc succès et, fort de ses erreurs, Georges Lucas change de ton. C'est alors qu'il mettra en scène American Graffiti, avec Harrison Ford, œuvre marquée par la guerre du Vietnam et la jeunesse pacifiste des années 1960. Le film est qualifié de «succès de l'été» et Lucas comprend qu'il va pouvoir réaliser un film selon ses souhaits: Star Wars. Bien évidemment, le tournage est compliqué: il a du mal à trouver un studio de production, le budget explose plusieurs fois, Lucas fait des crises d'angoisses sur le tournage, a du mal à diriger les acteurs, etc. De même quand le réalisateur voit la première version du montage: il est en état de choc, et vire le monteur. En bref, quand le film est fini, ni Lucas ni ses amis ne peuvent prévoir son succès ; Brian De Palma déclarera d'ailleurs:

«Mais enfin c'est quoi cette histoire de Force à la con?» - Brian De Palma après la projection privée de Star Wars

Après sa sortie, le film est accueilli avec le succès qu'on l'on connaît: planétaire. Le monde est imprégné de la Force, de Darth Vader ou de la famille Skywalker, et la saga influencera grandement la science-fiction, Hollywood, le 7ème art, et même la pop-culture en général. La révolution technique, aussi, est une grande avancée: tous les opus sont prétextes à inventer de nouveaux procédés, pour les maquettes des vaisseaux et les décors, le son ou les effets numériques.

Alors, comment expliquer cet engouement? On pourrait l'attribuer à deux facteurs.

Une histoire intemporelle

Pour évoquer l'histoire de Star Wars, il faut évoquer le monomythe. Le monomythe est une théorie élaborée par Joseph Campbell à la fin des années 1940, développée dans son livre Le Héros aux mille et un visages. Il explique que tous les récits majeurs sont similaires et relatent un voyage initiatique pour le héros. Ce héros devra franchir la limite de l'inconnu pour aller vers un monde plus grand, afin de partir à l'aventure. Voici comment on pourrait le résumer, avec en parallèle l'histoire du premier film.

Le héros est d'abord confiné dans son monde (Luke habite sur Tatooine sans bien prendre conscience du danger extérieur). Il est ensuite appelé par l'aventure (il rencontre les deux droïdes puis Ben Kenobi qui lui propose de sauver Leia) mais il refuse (il doit rester avec son oncle). Un évènement le fait changer d'avis (sa famille meurt et il demande à Ben de le former) et il accepte l'aventure et son mentor. Le héros bascule dans l'autre monde, inconnu et dangereux (Luke entre dans la cantina et se fait

agresser) et rencontre ensuite ses alliés et ses ennemis (il rencontre Han Solo et Chewbacca et ils se font poursuivre). Le héros doit ensuite entrer au cœur du mal (ils sont attirés de force dans l'Étoile de la Mort). Ensuite, c'est l'épreuve suprême (Luke se bat contre les soldats de l'Empire et doit laisser son mentor se sacrifier), ce qui lui permet de retourner avec sa victoire chez les siens (Luke raccompagne Leia chez les rebelles). Il doit ensuite renaître pour terrasser le mal (les Rebelles attaquent l'Empire et triomphent grâce à Luke) et enfin, il peut rentrer chez lui (Luke est auréolé de gloire et a gagné la confiance des Rebelles).

En apparence, donc, Star Wars est très convenu. En effet, la narration au monomythe est très présente, ne serait-ce que dans le cinéma (Harry Potter, Le Seigneur des Anneaux, Matrix, etc.). Mais ce qui fait la force de Star Wars et son influence dans l'inconscient collectif, ce sont bien ses références. Car les critiques négatives oublient bien trop souvent que Georges Lucas est un homme très cultivé.

La culture d'un auteur ingénieux

Par où commencer ? Plutôt que de faire un inventaire exhaustif, ce qui serait inutile (Lucas lui-même n'a pas l'air sûr), il serait préférable de survoler l'ampleur de l'œuvre.

Ce qui peut sembler évident, ce sont les récits chevaleresques : des chevaliers, des épées, de la magie, un grand méchant, une manière de vivre noble et courageuse, un grand conseil, etc. : les Jedis sont assurément les chevaliers du XXe siècle.v

Lucas a beaucoup été influencé par la culture japonaise. Outre les scènes quasi-reprises des films de Kurosawa (comme La Forteresse Cachée ou Les Sept Samouraïs), on voit des Jedis en toge et en kimonos, prônant un style de vie se rapprochant du bouddhisme ou de l'hindouisme (avec la Force qui est une divinité présente partout). Ou encore l'architecture de Naboo se rapprochant du style oriental.

Viennent ensuite toutes les connotations historiques. En passant par l'ascension de Palpatine qui ressemble à celle d'Hitler, la chute de la République romaine rappelant celle du film, les scènes de batailles semblables à celles de la Seconde Guerre mondiale, les officiers ressemblants à ceux de la Wehrmacht, l'Étoile de la Mort qui s'apparente à la bombe atomique, les costumes, les couleurs, les lieux : cette saga est un concentré d'histoire.

On peut aussi rapprocher Star Wars du western. Han Solo en est le parfait exemple : solitaire empiriste, vaurien revendiqué, vagabond errant, antihéros au grand cœur, portant son pistolet à la hanche et le dégainant à tout va, il est la figure de ce Star Wars aux grandes étendues désertiques et aux paysages somptueux. La Prisonnière du Désert est d'ailleurs une référence pour les plans de Lucas.

Pour finir, Lucas a longtemps été accusé de faire une œuvre patriote. C'est là une grave erreur car le réalisateur voulait tout le contraire. L'Empire galactique est le côté sombre des États-Unis, régnant en maître pendant la Guerre Froide, imposant la peur nucléaire et attaquant les peuples opprimés. D'ailleurs, la bataille des Ewoks se déroule de la même manière que celle du Vietnam : l'ennemi arrive en masse, en confiance et suréquipé mais les « natifs » sont sur leur territoire. Si Lucas ne s'est jamais déclaré communiste, on pourrait presque croire le contraire vu l'acharnement des Rebelles à détruire l'Empire, figure des États-Unis d'aujourd'hui. Par ailleurs, quand Irvin Kershner et Richard Marquand ont demandé à Lucas de qui il s'inspirait pour la figure du Mal ultime, L'Empereur Palpatine, il a répondu :

" Il n'est ni Hitler ni Staline mais Richard Nixon" - Georges Lucas

Ajoutons à cela une sorte d'anticipation quand Lucas exprime l'idée du Patriot Act dans la prélogie, loi votée après les attentats du 11-Septembre.

Tout cela n'est qu'un effleurement de tout ce qu'il reste à analyser, entre les inspirations de la mythologie et de l'antiquité grecque, la philosophie, l'horreur et les monstres, la science-fiction des années 1950-60, etc.

Passionné, utopique, indépendant, légendaire, enfant maudit

Finalement, Georges Lucas est un grand enfant incompris. Il est passé de réalisateur de films indépendants à machine à succès, dépassé par son univers. Il avait toujours voulu tout contrôler, restaurer sa saga, revenir « quand les effets spéciaux le permettraient », au grand dam de ses fans. On pourra dire ce que l'on veut, Lucas a toujours été clair sur son parcours, même pour la prélogie. Il savait ce qu'il voulait et a construit un univers cohérent qui s'est construit sur des dizaines d'années (aujourd'hui détruit par Disney). Alors oui, Georges Lucas est un auteur, non il n'a pas inventé le blockbuster et détruit le cinéma. C'est Hollywood, dont il voulait se démarquer, qui a recopié son mode de production. Son génie a été de s'inspirer de choses de notre monde et de les emporter dans un autre univers. Il n'aura cesse de répéter depuis les années 1970 :

« Tout ce que je voulais, c'était réaliser des petits films expérimentaux » - Georges Lucas

À présent, contemplons son œuvre visionnaire et approprions-nous la. Lui, est sûrement prisonnier de son empire depuis longtemps.



Un rythme visuel
inspiré des dogfights,
Lucasfilm

Naboo, une planète
au style oriental ,
Lucasfilm



« ROGUE ONE : A STAR WARS STORY », LE FÉMINISME DE FAÇADE

Nicolas Renaud

Second film de la nouvelle fournée Star Wars initiée par Le réveil de la force, Rogue One de Gareth Edwards poursuit sa volonté affichée de modernisation. Comme son prédécesseur, le film place un personnage féminin au premier plan. Il n'en faudra pas plus pour se voir accoler l'étiquette de film féministe. Enfin un personnage féminin fort dans l'univers Star Wars nous dit-on. Mais qu'en est-il réellement ? (Attention cet article est garanti 100% spoiler).

Les deux premières scènes posent les bases du personnage de Jyn Erso. Il s'agit d'une femme devenue paria. Elle a grandi livrée à elle-même, suite à la mort de ses parents sous ses yeux. Dès lors elle est dépeinte comme une femme autonome, forte et rebelle.

Un drame originel et un personnage solitaire, tout est là pour en faire une héroïne forte, au même titre que Luke Skywalker en son temps.

Un chemin héroïque semble s'offrir à elle : elle n'aura d'autre vocation que de se sublimer à travers la mission qui est la sienne (trouver les plans de l'Etoile noire) et changer le cours de l'Histoire. Dans la pure tradition Star Wars, on se réapproprie le parcours du Héro théorisé par Joseph Campbell.

Son importante destinée sera soulignée par le personnage Saw Guerrera, voyant sa mort arriver, « sauve la rébellion, sauve le rêve ! ». Le parcours héroïque est en marche.

La mort (ratée) du père

Survient la scène pivot du parcours du héros : la mort du père. Jyn se retrouve en effet face à lui en train de mourir. C'est la première fois où son personnage n'est plus rattaché au reste de l'équipe. Elle au centre de l'enjeu émotionnel de la scène. C'est son moment, celui où le lien avec le public va se solidifier. Tout est là : la pluie, les flammes, la jolie musique de Michael Giacchino, le père à terre sous les yeux de sa fille…

Hélas la scène n'en restera qu'au stade du potentiel. Après quelques contre champs, des tirs interviennent et elle est extirpée du lieu. La rapidité et la maigreur de la scène prive le public de quelconque émotion. Cette première maladresse sonne le terme de la progression du personnage.

Les (petits) discours

Moment crucial pour l'assise du Héro aux yeux de la communauté, la scène du discours qui va galvaniser les troupes.

Malgré quelques grandes phrases philosophiques et simplistes sur l'espoir, celui-ci n'aura servi à rien. C'est le personnage masculin qui va parvenir à pleinement convaincre les autres protagonistes et ainsi concrétiser leur plan. C'est donc lui qui s'impose étonnamment en leader.

Survient alors un second discours. Là encore c'est l'homme qui va répartir les tâches aux différents membres.

Pour un film féministe, on repassera. L'image qui en ressort est celle d'une femme qui débite de jolis discours poétiques totalement inoffensifs, tandis que l'homme parvient à bâtir des plans opérationnels.

La mort du père
- Lucasfilm





L'homme aux commandes - Lucasfilm

Le duel final (à trois)

Après 1h30 de film l'acte final débute, c'est le temps de l'accomplissement final. Il s'agit de la dernière chance pour que Jyn s'impose en héroïne. Elle se doit d'être victorieuse en prenant le dessus sur sa Némésis : Orson Krennic, joué par Ben Mendelsohn. Elle deviendra alors une légende qui inspirera le reste de la société. Pourtant, cela ne va pas se passer tout à fait comme cela.

Première épreuve ratée : le vol des plans. Jyn et son acolyte Cassian se retrouvent face à une machine qu'aucun ne sait utiliser. C'est donc naturellement l'homme qui va prendre les choses en main. Quelques minutes plus tard, alors qu'ils sont découverts, c'est lui qui tire pour se défendre et elle qui se cache. Ce n'est pas de son fait si elle arrive à s'enfuir.

Cet élément est sans doute le plus emblématique du personnage Jyn : sa passivité. Elle n'est à aucun moment un membre actif de l'action, elle n'est à l'origine d'aucun fait qui aura une répercussion sur l'histoire. Elle passe son temps à subir les choses. A la décharge du réalisateur Gareth Edwards, le héro de son Godzilla souffrait du même problème.

Le grand face à face final tant attendu ne fera que tristement le confirmer. Seule face à Krennic, elle n'a d'autre choix que d'embrasser enfin son destin. La scène a tout pour être chargée émotionnellement : va-t-elle le tuer, et ainsi se venger du meurtre de sa famille, ou lui laisser la vie sauve ?

Il la vise alors avec son blaster, elle doit agir. Elle ne peut plus faire marche arrière. Soudain…il reçoit un tir venant du hors-champ et tombe à terre. Alors qu'on le croyait mort, il s'agit de Cassian. Le preux chevalier sauve la princesse en détresse.

Cette conclusion donne la délicate sensation qu'il faut faire revenir un personnage à la vie pour résoudre l'intrigue, l'héroïne ne suffit pas. Un personnage s'empressera alors de crier « Elle a réussi ! », Cassian ajoutera « Ton père doit être fier de toi ». Ah ? Mais qu'a-t-elle fait de si déterminant pour être félicitée ?

Il s'agit d'une écriture désastreuse pour n'importe quel personnage quel qu'il soit, mais encore plus s'il est féminin et que le film vante son féminisme.

Cela semble une nouvelle tradition dans l'univers Star Wars car en terme de passivité, Rey (Le réveil de la force) n'a rien à lui envier. Espérons toujours que Les derniers Jedi lui donne un peu plus d'ambition.

REGARDER STAR WARS POUR LA PREMIÈRE FOIS, ÇA DONNE QUOI ?

Soraya Jegouic

Alors que j'ai la vingtaine passée et que ça me fait mal de l'admettre, je n'avais jamais regardé la saga Star Wars. Aujourd'hui, j'ai mis de côté quelques longues journées et je me suis installée devant mon écran pour partir à la rencontre d'une oeuvre cinématographique que je n'appréciais pas tant que ça.

Nota bene : les oeuvres ont été visionnées par date de sortie.

Passage oblige, les présentations. Il s'agit d'une saga qui compte plusieurs films à son actif - entre les films tirés de, les dessins animés et autres joyeusetés - qui est produite par LucasFilms, société de production de l'inénarrable Georges Lucas.

Les préjugés, encore et toujours

Oui, vous avez bien lu, j'ai passé une bonne vingtaine d'années sans avoir vu ne serait-ce qu'un extrait de la saga Star Wars. Mais je me suis rattrapée ces derniers temps, tranquillisez-vous. En vérité, j'étais toute pleine de préjugés quant à ces films, trop mainstream, adressés à des masses - ce qui ne présage pas d'un mauvais film, bien entendu. J'avais en tête les répliques cultes mais je ne m'étais pas encore confrontée à ce mastodonte du cinéma. Bref, j'étais naïve.

Le visionnage

Le visionnage a été une véritable épreuve de force avec la fatigue. Non pas que les films soient longs (2 bonnes heures pour chacun en moyenne), mais que je ne m'attendais pas à ce que les épisodes me fassent autant me questionner. Le premier film a été une découverte totale. Les décors, l'histoire, tout. Les personnages aussi, mais j'ai trouvé le tout très riche, bien fourni, joli à l'image - sauf sur un point sur lequel je reviendrai plus tard. La fameuse musique de générique de début aussi m'a plu. Les vingt premières minutes ont été compliquées mais une fois prise au jeu, je n'ai pas réussi à me ressortir le film de la tête.

Les autres films m'ont tous autant plu les uns que les autres. J'ai fait quelques découvertes tout à fait mignonnes dans certains épisodes, telles que les Ewoks ou encore les Gungans. Bien entendu, j'ai trouvé que les Wookies étaient très attachants. Mais passons. Ce que je retiens des films, c'est qu'ils questionnent le spectateur en permanence. Pour ma part, à partir de l'épisode I, je me suis demandé si j'étais plutôt Jedi ou Sith. Je n'ai toujours pas de réponse mais je suis sur la bonne voie.

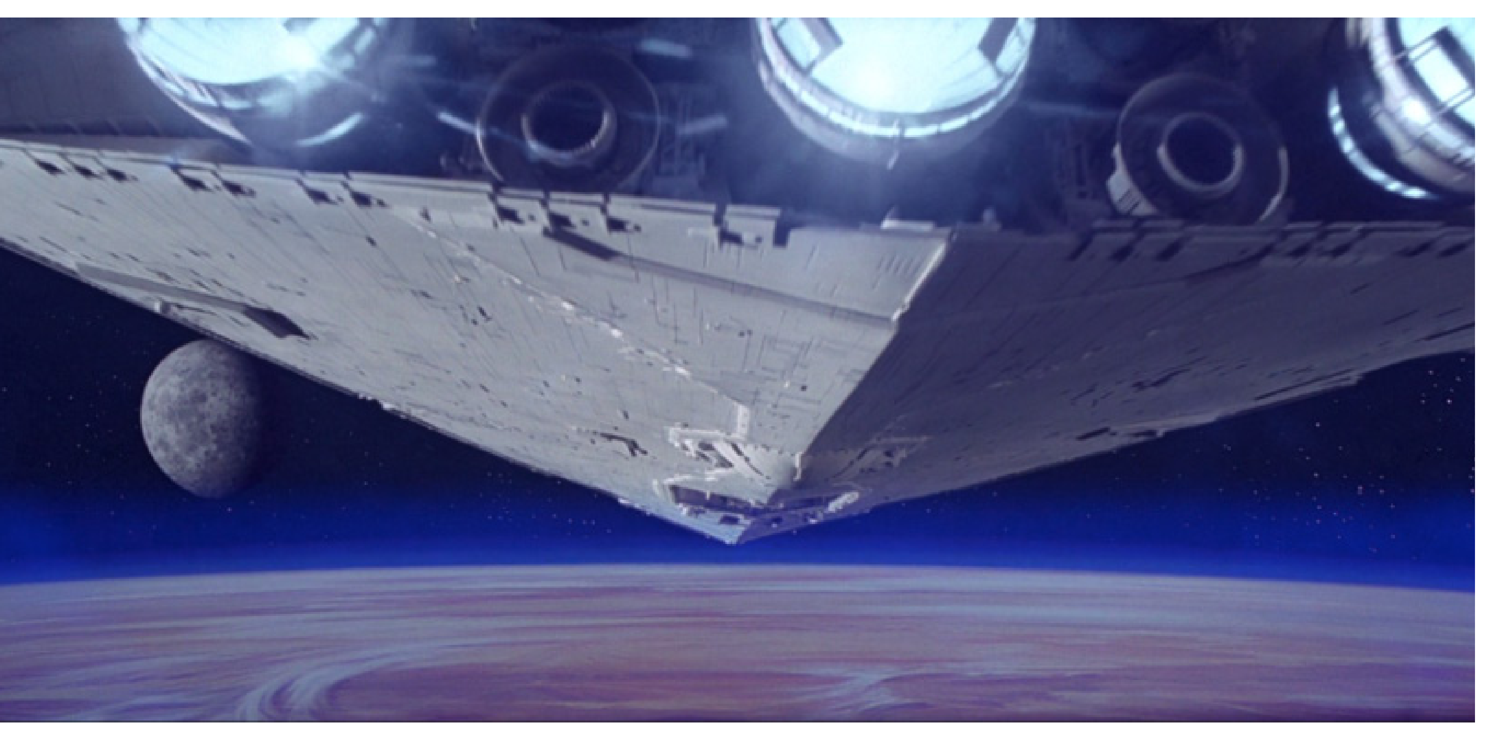
Une question d'esthétique

Se pose maintenant la question de l'image. Celle des films de 1977 n'est pas excellente car la pellicule a mal vieilli, mais cela n'influence pas le visionnage ni la compréhension de l'histoire. Cependant, après quelques films, trois ou quatre, peut-être moins, il y a un élément que je ne supportais plus du tout. Pas la musique du générique, mais les transitions faites au montages. Les volets et autres fantaisies me donnaient des haut-le-cœur. Cependant, ces éléments font partie intégrante de l'univers Star Wars, alors j'ai fait fi de l'esthétique pour le reste des films. Les décors sont saisissants, la quantité de figurants aussi. Je n'ai pas fait de captures exceptionnelles de films, j'ai laissé film-grab le faire pour moi.

Et l'avis général ?

Je regrette de ne pas avoir vu cette saga avant ! Je m'en mords les doigts, honnêtement. Je me demande comment je n'ai pas succombé à la tentation plus tôt. Comme quoi, il faut laisser ses préjugés de côté de temps en temps et apprécier les bonnes choses quand il est encore temps. Autre leçon à tirer : il n'est jamais trop tard. Une saga déroutante, surprenante mais tout à fait attrayante grâce à des effets spéciaux qui pour les premiers films sont géniaux, un jeu d'acteur parfois décevant mais une histoire qui tient tout à fait sur la durée. Vivement les prochains.


Lucasfilm



STAR WARS, SANS DÉCONNER !

Christelle Perrin

La particularité de l'univers Star Wars est d'être en continu alimenté, enrichi par les contributions d'individus ; auteurs, dessinateurs, vidéastes, ou, dans le cas qui nous concerne, des génies. Parlons d'œuvres qui ont contribué à l'expansion de l'univers Star Wars en faisant un pas de côté.

Star Wars Déconne est une série de courtes vidéos hébergées sur Dailymotion et Youtube, une folle épopée de quatre ans, née sur en 2006 et régulièrement mise à jour jusqu'en 2011, bien qu'ayant accédé dans nos cœurs à l'immortalité.

Star Wars Déconne, créée par un individu connu sous le pseudonyme Pigrelin, et plus tard épaulé d'un certain N'co, s'appuie sur la trilogie originale de Star Wars, à savoir Un Nouvel espoir, l'Empire contre-attaque et Le Retour du Jedi.

En pleine époque Mozinor, la mode est au détournement de scènes de films sur lesquelles on vient calquer une nouvelle bande son - dialogues et musique, dans le but de créer un effet comique tant dans le continu des échanges eux-mêmes que dans le décalage entre la scène se déroulant sous nos yeux et la scène originale qu'on garde à l'esprit.

Le pitch

C'est une large fresque de 36 épisodes, de 3 minutes chacun en moyenne, dispatchés en deux saisons, l'ensemble contant une véritable histoire : la chanson de geste de Luc (Mark Hamill), un jeune homme de 22 ans en échec scolaire qui ne parvient pas à trouver l'amour. Maniant un langage soutenu au vocabulaire riche : « plaît-il? », « merci Monsieur vous êtes bien urbain ! », la tête pleine de rêves et d'espoirs, un tantinet naïf, ce jeune homme choisit comme compagnon de route son grand-père, le dénommé Papy Wouane (Alec Guiness), qui tient le rôle de l'oncle un peu gênant en fin de dîner de famille mais qui se révèle attachant malgré son sens de l'humour douteux essentiellement lié à ses problèmes gastriques récurrents. Il incarne à lui seul toute une époque et dénonce les difficultés à vivre dans un monde moderne ; il est en effet parfois dépassé par la situation, voire perdu. Sa détresse est cristallisée dans une tirade que Papy Wouane délivre, le regard dans le vague, une lueur d'angoisse dans les yeux : « Mais qui êtes-vous madame ? Et qui sont tous ces gens qui nous regardent autour ? Et pourquoi je reprendrais pas des frites ? Ah ça y'est ! J'vais faire caca ! » Malgré ses difficultés, il n'en demeure pas moins un grand-père courageux qui n'hésite pas à se mettre en danger pour désactiver le Chiwawatron, qui se démène et sort de sa zone de confort pour aider son petit-fils Luc, en détresse affective, et qui se maintient en forme en s'entraînant au maniement du sabre-laser sur Wii Sport.

Ils se lient d'amitié avec Natacha (Harrison Ford) et une meuf accompagnée de deux pains aux raisins (Carrie Fisher), et ensemble tentent d'échapper aux plans super machiavéliques du papa de Luc, Dark Vador.

Une critique de la société

Vador fait partie des trois méchants de cette saga, il est le père incompris qui se sent très seul et qui laisse son vague à l'âme s'exprimer dans un rap vibrant d'émotion (sur l'air de Marly-Gomont) :

« Je m'appelle Dark Vador, je viens pas d'Endor, j'habite une base secrète qui s'appelle l'Etoile de la Mort. [...] Sur l'Etoile de la Mort y'a pas de nanas, mais cinquante mille pingouins déguisés en soldats. Y'a pas la Paris [Hilton], ni même la Scarlett [Johannson] : pas une meuf dans le coin donc pour le sexe c'est pas chouette [...] y'a que l'Etat-Major, ça n'empêche qu'on s'y ennuie comme des rats morts. »

Vador a abandonné ses propres rêves pour subvenir aux besoins de son fils Luc en acceptant de travailler pour Optic2000, ici une multinationale ultra-capitaliste aux dirigeants malveillants. Malgré sa solitude et son ennui dans son bullshit job, il considère sa situation financière comme stable, il est en effet capable « d'arrêter de faire ses courses chez Lidl » et peut « manger chez Flunch tous les samedis ! Voire tous les jours si on veut ! » et tente pour cette raison de convaincre Luc de venir travailler avec lui.

Luc, en mal d'amour et de confiance, fugue loin de ces attentes paternelles et se retrouve à prendre des cours pour séduire les femmes auprès du Bon Roi Dagobah, personnage douteux s'il en est qui lui enseigne que pour séduire, il s'agit d'oublier la délicatesse, et plutôt de mettre des « tartes dans la gueule » de ces demoiselles.
La critique va plus loin en dénonçant les failles du tout-numérique : Dark Vador parvient à hacker le GPS de son fils Luc, qui l'envoie à son insu auprès d'un de ses sous-fifres au lieu de le guider jusqu'à Atol. On peut



Lucasfilm

également relever cet épisode dramatique où le General Jean-Louis Apfelglück (Peter Cushing) n'arrive jamais à recevoir la pizza qu'il commande - et la choucroute pâté-gambas non plus, d'ailleurs.

Star Wars Déconne a par ailleurs toujours fait des efforts pour être en phase avec son époque, traitant sans tabou de sujets délicats de société ; « Y'a ptet pas de pâté mais ça sent... Si ça ne tenait qu'à moi, on nettoierait tout au kärcher ! », ou comme la chanson Garçon de Koxie, la tektonik, Tokio Hotel, la Nouvelle Star, Brice de Nice (Le 1er) ou bien évidemment Carlos, à qui les hommages n'ont d'égal en force que leur fréquence.

Un monde idyllique

Ici, personne ne meurt, d'ailleurs les victimes sacrifiées à l'écran étaient en fait simplement aux W.C. Ici, où les crises les plus importantes consistent à devoir décider de la nouvelle peinture de l'étoile noire : rose ? jaune poussin ? un petit bleu de Prusse ? Ici, les conflits concernent des opticiens, ici, les gens ne sont pas en danger mortel mais simplement au ski, en promenade forestière, en discothèque ou encore à la piscine. Ici, les méchants sont de vils personnages qui veulent « pourrir le week-end » des protagonistes. C'est en somme le lieu d'une innocence pure où le pire qui puisse arriver consiste à être malade en buvant des glaçons, après avoir commandé un mojito sans rhum, sans menthe, avec de la glace et une paille.

Le temps des choix

A la fin de l'aventure, Luc va-t-il abandonner ses idéaux et ses espoirs de travailler pour Atol, marque de lunettes qu'il révère, mais où il ne gagnera pas sa vie, Atol étant d'ores et déjà criblé de dettes et ayant lancé « un plan de restructuration visant à licencier plus de cinq milles personnes », ou va-t-il renier ses valeurs et ses amis hippies pour travailler pour Optic2000, prendre un emploi en lequel il ne croit pas afin de trouver une place dans la société et une compagne par la même occasion ?

Ce sont des questionnements ancrés en chacun de nous ; les rêves de la jeunesse, la désillusion et la quête de soi. Luc, qui a 22 ans et qui est toujours en sixième, tente désespérément de « pécho », ce qu'on peut voir ici comme un rite de passage vers l'âge adulte et son émancipation.

Le tout évidemment dans un style potache, truffé de calembours et de répliques de génie à ressortir à tout moment pour briller en société, tels que : « T'as confondu le lave-vitres avec le curaçao ! », « On s'est éclaté comme des huîtres ! », « A force de descendre je me suis retrouvé sur le toit... », « Retirez-vous les doigts du cul, sinon, c'est moi qui vous en mettrai un » ou encore « Certaines pensent que le génie est héréditaire, les autres ont des enfants. » et tout ça agrémenté de choix musicaux plus brillants les uns que les autres.

Héritage

Star Wars Déconne a toujours su se tourner en dérision et mettre en abîme son propos ; on peut entendre Pigrelin lui-même parler pour interrompre un personnage « Ah non monsieur, là « putatif » c'est le mot de trop, là vous êtes sur Star Wars Déconne, vous êtes pas au congrès des neurosciences... », l'Empereur rappeler à Vador que « ce n'est pas Star Wars, c'est une parodie ! », ou le Caporal Fion tenter d'expliquer ce qu'est Star Wars à Vador, ce dernier de rétorquer « Mouais ça m'a l'air compliqué votre histoire ». Ceci afin de bien distinguer la trilogie originale de cette fiction parallèle mais autonome.

Star Wars Déconne continue à vivre. A son apogée la série a été copiée de diverses façons, la parodie la plus abusée étant Star Wars Délire - le seul nom me fait encore grincer des dents à ce jour, un fan ayant entrepris de refaire tous les montages avec des extraits haute définition sur Youtube (@SWDeconneHD) : il cumule des millions de vues tandis que d'autres personnes tentent encore et toujours de continuer l'histoire en créant diverses saisons 3... ■

LES MEILLEURS FILMS DE 2017

Cette année, le top 5des films de 2017 a agité toute la rédaction. Le niveau de cinéma a-t-il été si élevé ou nos rédacteurs ont-ils des goûts si différents ? Si peu de films ont été cités plusieurs fois, certains reviennent quand même plus que d'autres. Voici notre florilège de ce crû cinématographique 2017.

La Rédaction

1. *Blade Runner 2049* de Denis Villeneuve

Une direction artistique grandiose, une suite fidèle au premier opus, ainsi qu'une ambiance, un acteur et une musique tous prodigieux, pour servir une histoire dystopique dans un film étonnamment contemplatif. Déjà un chef-d'œuvre.

Hugues Marcos

Que dire ? Blade Runner 2049 est une épopée contemporaine sans faille. Denis Villeneuve a pleinement réussi son pari en exécutant une prouesse à la fois esthétique et technique, et ce au point de surpasser son prédécesseur Ridley Scott.

Caroline Fauvel

Parce qu'on aime tous Ryan Gosling. La qualité de l'histoire reste quant à elle parfois décevante mais tout est rattrapé par des décors sans failles et un travail de couleurs à l'image qui est étonnant.

Soraya Jegouic

Une suite qui aurait pu être casse-gueule et ne pas desservir l'œuvre de K. Dick comme l'adaptation de Ridley Scott. Et pourtant en 2h44 le film de Villeneuve installe le décor d'un univers où l'on se perd tant la dop est léchée et les sonorités pensées pour nous envelopper.

Louison Labordie

Denis Villeneuve a signé la suite de Blade Runner avec grandeur. Si les puristes craignaient une pâle copie du film de Ridley Scott, Denis Villeneuve a su relever le défi aussi bien au niveau du scénario que de l'image. Blade Runner 2049 est bluffant à tous points de vue.

Noémie Villard

Un mythe d'anticipation et la quête de l'identité, menés d'une maîtrise absolue.

Adam Khemila

2. *120 Battements par minute* de Robin Campillo

Coup de cœur de Maze, ce long-métrage aux allures de docu-fiction m'a également profondément marqué. L'alternance entre la vie privée de jeunes séropositifs engagés dans une lutte contre la montre et la vie d'une association qui a su éveiller les consciences à une époque où le gouvernement ignorait volontairement le thème du VIH, est maniée avec une justesse qui tient le spectateur en haleine. La première place de mon classement échappe de peu à Robin Campillo, sans doute pour la dernière demi-heure qui, à mon goût, pâtit de quelques longueurs.

Paul de Ryck

Nous passons des scènes collectives où on assiste à d'interminables débats à des scènes plus intimes qui découlent doucement de groupe de militant•e•s. A partir de cette fureur de vivre, le rythme du film est donné à 120 battements par minute et on le ressent. Jamais un film de 2h20 n'a paru aussi court car Robin Campillo sait y mettre le rythme nécessaire et insuffler cette énergie vibrante de l'acharnement.

Diane Lestage

Un battement de cœur, un battement de cil, un battement de main pour applaudir ce chef-d'oeuvre qui aura réussi à nous faire vibrer à l'unisson, nous, les spectateurs du malheur.

Romane Segui

Un film pensé en détail (direction des acteurs, image, montage, son) pour délivrer un propos qui ne laisse pas de marbre.

Louison Labordie

Nahuel Pérez Biscayart joue brillamment un rôle inoubliable dans ce film engagé, éducatif et terriblement émouvant, qui a le mérite de renseigner une génération qui a peu connu cette difficile époque.

Loris Prestaux

3. *La la land* de Damien Chazelle

C'est frais, les musiques nous donnent envie de danser toute la journée, et c'est une très belle histoire d'amour.

Phane Montet

« Cul-cul », « surcoté », « une comédie gentillette, sans plus ». Toutes ces critiques ont été largement reprises, en particulier

par certains spectateurs aux goûts pointus. Elles me paraissent d'ailleurs légitimes, à moi qui ne suis ni un fan des comédies musicales, ni des histoires à l'eau de rose. Cependant, La La Land a quelque chose de plus qu'un simple long-métrage visant à satisfaire les fantasmes de jeunes fleurs bleues. C'est d'abord une réalisation exceptionnelle, comme en atteste la première scène, accompagnée d'une bande originale énergisante. C'est ensuite bien plus qu'une simple histoire d'amour entre deux jeunes de Los Angeles aux rêves grandiloquents ; plutôt l'histoire de la passion des deux protagonistes pour leur art, le jazz pour Sebastian (Ryan Gosling), le cinéma pour Mia (Emma Stone). Enfin, [SPOILER] les sublimes dix dernières minutes : au-delà de la romance, La La Land s'avère être une fable cynique sur l'individualisme du rêve américain.

Paul de Ryck

Avons-nous atteint cette terre rêvée ? Le son des claquettes, les doigts frôlant le piano, la douceur d'un amour innocent, les larmes déchues, nous y mènent encore.

Romane Segui

Une valse magique au milieu des étoiles tournée en studio.

Adam Khemila

Certes, c'est un classique à mettre dans son top, mais je le mets quand même. Un film sur la musique - le jazz - tournée en comédie musicale édulcorée, ce n'était pas mon scénario de rêve, et pourtant un énorme coup de coeur pour ce film qui m'a touchée, moi et beaucoup d'autres. Une histoire d'amour racontée pas comme les autres, avec un final qui m'a arraché une (plusieurs) larmes !

Manon Vercouter

4. *Grave* de Julia Ducournau

Grave se révèle être un premier long-métrage dérangeant, aux frontières de l'insoutenable. Julia Ducournau parvient à nous immiscer dans une psychose primitive, au scénario détonnant, sur fond d'école vétérinaire et d'égarements juvéniles

Caroline Fauvel

Julia Ducournau a frappé fort avec Grave en donnant naissance à un film à couper le souffle. Entre réalité et fantasme, Grave marque les esprits avec des images travaillées et un scénario brillant.

Noémie Villard

2017 aura été l'année de tous les possibles. On s'en souviendra comme l'année où a vu le jour le #balancetonporc qui fait débat mais aussi comme l'année où Julia Ducourneau a réalisé Grave. Un film gore réalisé par une femme (française qui plus est), dans un milieu mais aussi un genre cinématographique où les femmes sont particulièrement sous-représentées. Le personnage principal, là encore une femme, est une révélation : Garance Marilier. Le gore est utilisé de manière juste et censée. Une perle rare.

Charlène Ponzo

Un peu de chair fraiche au cinéma français.

Adam Khemila

5. *The Square* de Ruben Ostlund

The Square dépeint une fresque sociale intimidante et captivante.

Caroline Fauvel

Là aussi, encore une fois, je reste très classique, mais tout de même, il est bon de se remémorer que finalement The Square n'a pas été si unanimement accepté (comme toute palme d'or finalement !). S'il est dans mon top, c'est pour la complexité de son exécution : une lecture à plusieurs niveaux bien plus complexe que ce que certains veulent faire entendre (non, ce film n'est pas un porte-voix de la bien-pensance), une esthétique « à la scandinave » soignée et minimaliste, et un constat, que certains appelleront « morale » à tort, plus que frappant et vrai sur la société actuelle et nos mentalités… Un film pour voir et réfléchir !

Manon Vercouter

Malgré une position en première place qui peut se discuter, ce film est celui qui a réussi à me faire ressentir le plus d'émotions différentes, avec une grande intelligence.

Alice Monnery

REMBOBINONS

COLONEL ABRAMS, UNE VOIX MAÎTRESSE POUR LA HOUSE

Il y a maintenant un peu plus d'un an, le chanteur Colonel Abrams s'éteignait à l'âge de 67 ans et laissait toute une communauté, unie par le groove, endeuillée. Son look sexy, sa voix pleine et ses rythmes chaloupés en avaient fait une véritable icône dans les années 1980.

Musique

Louise Solal

Malgré sa grande renommée, atteint du diabète, il finit ses jours accablé par une grande précarité financière. Ému devant un tel sort reflétant l'insuffisance des aides sociales aux Etats-Unis, un des parrains de la house de Chicago, Marshall Jefferson, à l'origine de l'excellent titre Moove your Boody, avait lancé une collecte de fonds via internet pour soutenir l'artiste. Son triste trépas avait suscité une série d'hommages, du fameux Carl Craig au digger insatiable Jeremy Underground. Un an plus tard, son oeuvre suscite toujours curiosité et admiration.

Baigné de musique

Né à Détroit en 1954, Colonel Abrams emménage avec sa famille à New-York, où il grandit. Il se passionne pour la musique, apprend à jouer du piano ainsi que de la guitare. Jeune musicien dans le vent, il rejoint le groupe Heavy Impact, puis, 94 East auprès d'un jeune guitariste, futur Prince (de la funk). Charmant oiseau de nuit, Colonel Abrams s'inspire aussi fortement de la culture issue du club Paradise Garage, qui diffuse une musique dance typiquement afro-américaine structurée par des voix soul. Ainsi, héritier du garage, le chanteur se situe à la charnière entre le disco de Diana Ross et la house alors émergente.

L'envol

Dans les années 1980, sa carrière s'emballe et le chanteur devient vite une véritable icône pop, mélangeant savamment sonorités garage et RnB. Dans son premier album sorti en 1985 chez MCA records, les hits s'enchaînent avec Speculations, Over And Over ou encore Trapped qui se dote d'un clip à l'esthétique très eighties. Avec sa veste d'officier, le colonel dévoile ses quelques pas de danse assurés. Egalement acteur, Colonel Abrams construit une véritable personnalité artistique avec sa figure athlétique et son apparence soignée. Ainsi, aux lumières de ses premiers succès, l'oiseau de nuit devient aussi un bellâtre populaire.

Conscient de sa prestance vocale puissante et irrésistiblement groove, Colonel Abrams chante sur des tracks résolument housy comme Music is the Answer, l'un de ses premiers grands succès, du label Streetwise. Par la suite, tout au long de sa vie, il pimente de nombreuses trames électroniques par son chant soul et sensuel. Sa voix mielleuse suscite une émotion chaleureuse ; elle est teintée d'un romantisme parfois un brin

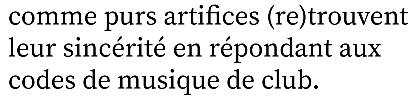
désuet toujours aussi charmant. Son titre beaucoup plus tardif Don't Give Me A Love That I Can't Use de 2001 exprimerait cette quintessence du groove. Par son enveloppe chaleureuse, le morceau se laisse à la fois danser, et apprécier plus au calme lors d'un spleen (en) amoureux.

Une voix pour toi

Dans l'ombre des machines, la voix ensorcelante de Colonel Abrams donne du relief à la musique électronique. Par sa rondeur et sa fluidité, elle crée une nouvelle cohérence organique à des trames dance parfois empreintes de rythmes synthétiques voire minéraux. Ainsi, cette vision alchimiste de la dance s'érige progressivement en un modèle toujours d'actualité, évidemment, dans les productions house comme celles de Omar S, mais aussi dans la musique pop et urbaine, de Mariah Carey à IAMDDB. Séduisantes, les voix soul semblent avoir ainsi influencées durablement de leur charge érotique les différents spectres de la musique. Ainsi, pour parler de leur techno, les pionniers de Détroit préféraient le terme techno soul. Le titre ci-dessous, Who Wrote The Rules Of Love produit par Omar S en 2001 est chargé émotionnellement par la voix soul du colonel à la fois conquérante et mélancolique.

> Séduisantes, les voix soul semblent ainsi avoir influencé durablement de leur charge érotique les différents spectres de la musique.

Pourtant, originairement organique, la voix comme instrument peut aussi n'être plus qu'un son parmi les sons. Cette idée est rapidement intellectualisée et mise en pratique par la musique électronique. Libérée de son ancrage sémantique, la voix se fait et se défait au fil des répétitions. De plus, armés de leurs machines, les producteurs se plaisent parfois à transformer les échantillons vocaux au niveau du ton ou du timbre, voire même à les faire naître directement aux confins d'un logiciel quitte à leur attribuer un caractère robotique, comme chez les Daft Punk. La voix électronique réconcilie ainsi poétique et technique. Sa force peut nous faire voyager dans un univers mental, notamment dans l'ambient techno, ou nous inviter à la transe par la danse, que ce soit avec des morceaux low-fi ou acid. Par exemple, dans le titre deep house Play my music de P. Laoss, les vocaux semblent engloutis dans la masse sonore saccadée et hypnotique. Ainsi, les échantillons de voix comme purs artifices (re)trouvent leur sincérité en répondant aux codes de musique de club.





Encore sa voix résonne

Parmi d'autres chanteurs influents dans le milieu de la dance, comme le tout aussi regretté Romanthony, Colonel Abrams ouvre la voie vers une musique house typique. Fidèle à sa culture garage, il associe les rythmes électroniques à la chaleur de sa voix soul. Aujourd'hui, ce mélange efficacement harmonieux codifie les productions house mais se réinvente aussi par la confrontation à d'autres cultures et par le désir de se réinventer.



Soirée Club au Paradise Garage (New York)

PLONGÉE DANS L'UNIVERS DES SORORITÉS ET DES FRATERNITÉS : ENTRE FANTASMES ET RÉALITÉ

Étudiante dans un cursus franco-américain, notre journaliste a découvert les fraternités et les sororités. Une ambiance totalement différente de ce que l'on peut trouver en France.

Astrig Agopian

Quand je suis arrivée à l'Université du Missouri pour un an d'échange, je ne connaissais absolument rien aux sororités et aux fraternités. J'en avais vaguement entendu parler avec toujours un biais négatif. Je pensais donc aux gangs de blondes dans les films et séries télés américaines que j'avais pu voir, ou aux scandales mêlant drogue, alcool et culture du viol dans l'actualité.

Mon arrivée sur le campus n'a fait que renforcer mes préconceptions. Je suis arrivée pendant la « rush week » des sororités, c'est-à-dire la semaine de recrutement. Des hordes de jeunes étudiantes toutes vêtues de la même manière, des mêmes couleurs, à très large majorité blondes, avec de très longs cheveux lisses, défilaient tous les jours sur le campus. Elles allaient d'un entretien à un autre dans l'espoir de se faire recruter par une maison. Vous avez dit cliché ? Du côté des garçons, chaque matin, les canettes de bière vides autour des maisons et dans la rue laissaient présager de ce qui s'était passé la veille.

Une structure multicéphale

Alors qu'est-ce que c'est qu'une sororité et qu'une fraternité au juste ? Selon Samantha, ancienne Zeta, « les sororités sont des organisations qui appartiennent au PanHellenic Council. Il n'y a que des femmes. Chaque organisation fait de la philanthropie. »

Pour Berry, Sigma Chi, ce n'est pas simple à définir. « Un groupe de gens qui rejoignent un club sous le même signe, qui peuvent être des lettres grecques, avec la même vision de comment les membres doivent se comporter et leur valeurs. »

Ce que tous les groupes ont en commun, ce sont la non-mixité, le recrutement à l'entrée, le secret, la possession d'une maison où les membres vivent à un moment donné de leur scolarité et l'utilisation de symboles dont les lettres grecques.

Ce sont des groupes très visibles. Les membres arborent fièrement des vêtements et divers accessoires aux lettres grecques, sans parler des stickers qui recouvrent au choix ordinateur, téléphone, voiture, ou le moindre cahier. Mais le plus impressionnant est sans doute le Greek Village. Ce n'est pas le cas dans toutes les universités américaines, mais à l'Université du Missouri, tout un quartier est réservé aux maisons de sororités et fraternités. Ce quartier se situe sur le territoire appartenant à l'Université. D'immenses maisons ressemblant à des manoirs accueillent environ une centaine d'étudiants chacune.

À l'Université du Missouri, tout un quartier est réservé aux maisons de sororités et fraternités.

Les valeurs qui sont évoquées sont propres à chaque maison, on y retrouve la loyauté, l'amitié, la philanthropie et d'autres.

Il existe plusieurs organisations. Les deux plus importantes sont le PanHellenic Association (PHA) qui regroupe des sororités et l'Interfraternity Council (IFC) qui regroupe des fraternités. Mais il existe aussi désormais le National PanHellenic Council (NPHC) qui regroupe des sororités et fraternités noires. Enfin le Multicultural Greek Council (MGC) regroupe des sororités et fraternités qui ont pour objectif de promouvoir la diversité.

Ça c'est pour la définition officielle. En réalité, entrer dans une sororité, ou une fraternité, c'est surtout le moyen de se faire des amis et de prendre part à la vie sociale du campus : connaître des gens, leur

réputation associée à celle de leur maison, où sont les fêtes, être connu sur le campus, ne pas être un anonyme parmi les milliers d'étudiants. Quand vous intégrez une maison, instantanément vous intégrez une communauté plus large. Et les réseaux sociaux illustrent bien cela : en quelques jours, les demandes d'ajout en ami se multiplient, des messages de bienvenue sont envoyés. Dans le monde réel, on vous offre des cadeaux, on est gentil avec vous, tout est fait pour que vous vous sentiez à votre place. A la sortie du lycée, quand on arrive sur une université aussi grande que sont les universités américaines, il y a un côté rassurant.

Mais lorsque j'ai commencé à interroger des étudiants pour écrire cet article, j'ai réalisé que tout le monde n'assumait pas. Plusieurs fois, après m'avoir répondu qu'ils étaient membres d'une sororité ou d'une fraternité, les étudiants ont enchaîné par « mais je suis pas comme ça ». « Comment ? » ai-je surenchéri. Une partie des étudiantes a peur d'être perçue comme stupide et superficielle, tandis que d'autres veulent éviter d'être considérés comme des prédateurs.

Amitié, networking : pourquoi candidater ?

« Mon père était en fraternité et mes amis plus âgés du lycée ont rejoint des fraternités dans d'autres universités avant moi », répond Berry. « J'ai voulu rejoindre une fraternité parce que j'allais à l'université loin de chez moi, je ne connaissais personne, et j'ai pensé que ce serait un bon moyen de rencontrer des gens. Dans le sud, où j'ai grandi, tout le monde va à l'université et rejoint une fraternité, alors c'est quelque chose que j'ai toujours été préparé à faire. »

De même, Alicia et Jordan, membres d'une sororité noire, ont rejoint la même sororité que beaucoup de femmes de leur famille avant elles. L'idée de « perpétuité » est essentielle, selon elles. Samantha est la première de sa famille à avoir intégré une sororité. « Il y a 35 000 étudiants en licence et je ne savais pas comment me faire des amis parmi ces 35 000 personnes. C'était presque par désespoir. »

Intégrer la greek life, c'est aussi récupérer une identité prépayée.

La volonté de rencontrer des gens et tout simplement de se faire de nouveaux amis en arrivant sur un campus gigantesque semble être la raison principale des candidats. A 18 ans, on se cherche encore un peu. Intégrer la greek life, c'est aussi récupérer une identité prépayée. Chaque maison a une étiquette qui lui est associée, pour le meilleur ou pour le pire : les fêtards, les sportifs, les artistes, les blondasses superficielles, les grosses… Le niveau ne vole pas haut.

Les sororités et fraternités fonctionnant par réseau national, des opportunités de réseautage pour la vie professionnelle sont aussi à prendre en compte.

« Si je veux envoyer ma candidature dans une entreprise et qu'une des personnes qui y travaille est Zeta, je mentionnerai que moi aussi, et elle se dirait "oh okay c'est une sœur" », confirme Samantha.

De nombreuses possibilités d'occuper des postes à responsabilité au sein de ces organisations existent. Et ce sont des choses qui se mentionnent dans les CV. Si les professeurs d'origine européenne se moquent gentiment des qualités de leadership que vantent les présidents de fraternité dans leur CV, les Américains prennent cela plus au sérieux.

Une culture et des traditions qui remontent à loin

Le système des fraternités a commencé à la fin du XVIIIème siècle. Les étudiants se réunissaient secrètement pour organiser des discussions. A l'époque, ces organisations s'apparentaient donc plus à des sociétés de débat. La toute première, Phi Beta Kappa, a été fondée en 1775 en Virginie.

C'est au milieu du XIXème siècle que les premières sororités sont apparues, calquées sur le modèle des fraternités. Il existe aujourd'hui des fraternités dites honoraires ou professionnelles, qui sont mixtes, et ressemblent encore à ce modèle.

Durant la fin du XIXème siècle, la croissance exponentielle des fraternités a coïncidé avec l'entrée des minorités dans les universités. La discrimination était alors très forte. La possibilité de devenir membre a notamment été restreinte aux blancs chrétiens (et pas pour toutes les branches du christianisme). C'est à ce moment que d'autres fraternités pour d'autres religions ont commencé à être créées, notamment catholiques et juives. La première fraternité noire a été créée à la fin du XIXème siècle au sein de l'Université de Howard, une université noire à l'époque. Au début du XXème siècle, d'autres se sont créées sur le même modèle.

Sociétés secrètes

La notion de secret est importante pour comprendre l'exclusivité et les fantasmes qui existent autour de cet univers. Chacune a des signes qui lui sont propres, des devises, des pratiques spécifiques, des couleurs, une signification derrière les lettres grecques. Et une partie de tout cela n'est pas révélé publiquement. Il existe un code d'éthique, qui est encore appliqué aujourd'hui.

« La règle générale c'est ne nous embarrasse pas. Si tu sors et que tu bois, ne fais pas de bêtise, tu pourrais être virée. Par exemple, il y a une fille qui a giflé quelqu'un dans un bar et elle a été viré de Zeta parce qu'on ne cautionne pas ce genre de comportement. Si tu te montres sous un mauvais jour,

tu es viré. Il y des avertissements, des tribunaux et des sanctions. (…) Nous avons quelques règles pour les réseaux sociaux aussi. Ne pas parler de drogues, ne pas utiliser de gros mots. Nous n’avons pas le droit de porter nos lettres quand nous buvons de l’alcool », explique Samantha. Un peu hypocrite ? « Clairement, oui ».

Les pratiques de l’initiation et du secret sont inspirées de la franc-maçonnerie. Le processus d’entrée dans une fraternité ou une sororité est habituellement composé de deux étapes. La première est le rushing (recrutement), qui a lieu durant la rush week et où l’on appelle ceux qui tentent l’entrée des rushees. Durant cette étape, les rushees visitent les maisons, discutent avec le maximum de personnes et dressent ensuite une liste de leurs choix par ordre de préférence. Les maisons peuvent décider de rappeler les candidats ou non. La seconde est le pledging, si un candidat est rappelé et décide d’intégrer la fraternité ou sororité. Les nouveaux membres sont appelés les pledges. L’initiation a alors lieu : on apprend aux nouveaux arrivants l’histoire de l’organisation qu’ils viennent d’intégrer, la signification de ses symboles, et on lui fait jurer de bien garder le secret. Les organisations contiennent des centaines de membres et bien que les maisons soient gigantesques, elles ne peuvent pas accueillir tout le monde. Les membres y vivent donc une année, généralement, la première année pour les fraternités et la deuxième année pour les sororités. Les autres années, ils doivent vivre dans les dortoirs de l’université, dans des résidences étudiantes ou bien en colocation.

Vivre dans une sororité représente un certain investissement financier. Berry trouve le prix raisonnable. « C’est 5200$ par semestre pour la chambre et la pension quand tu habites dans la maison, mais ça inclut ton logement, ton petit-déjeuner, ton déjeuner et ton dîner tous les jours. Il y a 800$ de frais d’administration. Les 4400$ pour la chambre et la pension avec les repas sont équivalents à ce que tu dépenserais dans un dortoir de l’école ou un appartement et un planning repas de l’école. Il existe aussi des bourses pour les membres potentiels qui ont des problèmes financiers. »

Mais selon Samantha, « ça arrive que des gens quittent la sororité parce que c’est trop cher. »

Les membres travaillent pour lever des fonds pour la cause de leur maison lors d’événements de charité. Ils peuvent aussi faire des soirées en fraternité dans les maisons. Ils participent à des formals, qui ressemblent à des bals, partent parfois en vacances ensemble, font diverses activités sportives ou culturelles en groupe.

Une perspective étrangère : « Les sororités sont assez répressives »

« La plupart des choses que je connaissais sur les sororités venaient des films américains que j’avais vus », confesse Uliana en éclatant de rire.

Etudiante russe étant arrivée après le lycée afin de poursuivre ses études aux Etats-Unis, elle ne connaissait pas toute cette culture. « Je n’étais pas dans une sororité durant ma première année. C’est pendant mon second semestre que j’ai commencé à comprendre ce que ça impliquait. Et j’ai décidé de tenter. »

Elle ajoute : « J’avais prévu de déménager en colocation avec une amie pour ma deuxième année, mais ça ne s’est pas fait, alors j’ai aussi tenté l’aventure parce que j’avais besoin d’un logement ! »

Elle intègre donc une sororité dont elle a entendu parler par bouche-à-oreille, qui propose des chambres dans une maison du Greek Village, sans être passée par la méthode traditionnelle et la rush week. Mais très vite, elle



sent un décalage avec les autres filles. « Les sororités sont assez répressives (…) je n’ai pas aimé la quantité de règles à respecter, et de me dire que des gens de mon âge ont le pouvoir de me mettre des amendes si je ne les respecte pas. »

Si beaucoup d’autres membres de la sororité sont très impliqués, Uliana ne ressent pas vraiment d’engouement. « Je n’ai jamais porté nos lettres en public. Je n’ai pas changé ma façon de m’habiller. Je n’ai jamais acheté les vêtements avec nos signes. Je suis Européenne et je trouve ça un peu moche. J’ai vraiment fait le choix de ne pas changer ma personne juste parce que j’étais dans une sororité et que tout le monde s’habillait pareil. »

Cet effet de groupe, ce sentiment d’appartenance à une communauté, que beaucoup de membres revendiquent, elle le



déplore : « Elles se ressemblent toutes, et je pense qu'elles masquent leur individualité alors qu'il y a pleins de personnes différentes et intéressantes. »

Elle reconnaît tout de même quelques bons côtés. « C'était convivial de déjeuner et dîner ensemble, et ça m'a permis de me rapprocher de certaines filles. »

Mais après quelques semestres, elle décide de partir. « C'était trop de temps et d'argent, ça ne valait juste pas le coup. »

Si sa décision n'a pas surpris, parce qu'elle évoquait souvent l'idée de quitter la sororité, tout le monde n'a pas apprécié. « Je croise encore certaines filles et c'est assez gênant. Mais avec les gens avec qui j'étais vraiment devenue amie, il n'y a pas de soucis et ça n'a pas du tout affecté ma relation avec elles ». Si elle devait donner un conseil à un étudiant étranger partant étudier aux Etats-Unis, « je dirais que c'est une expérience à faire. Ça vaut le coup parce que tu apprends énormément sur la culture américaine et la culture universitaire. Mais si tu ne veux pas, ce n'est pas grave, parce que ça représente beaucoup d'argent et de temps. »

Des exclus ?

Si des étudiants sont sélectionnés pour intégrer un groupe, d'autres ne le sont pas. Certains ne tentent même pas. Un système parallèle existe avec des sororités et des fraternités basées sur des critères ethniques ou religieux. Par exemple, des sororités juives ou noires.

D'autres critères, comme l'orientation sexuelle ou les opinions politiques peuvent compliquer les relations au sein des maisons. « L'orientation sexuelle peut être un problème, mais ça dépend de ta maison. Je connais une fraternité qui n'a aucun problème avec ça, » affirme Samantha.

« Quand j'étais en première année, il y avait une fille plus âgée que moi qui a fait son coming out. Les gens étaient horribles avec elle. Vivre dans la maison, c'était vraiment pas drôle. J'étais dans la voiture avec la présidente et des membres de l'exécutif et elles se moquaient d'elle, et disaient qu'elle devait nous regarder nous

habiller. Elle a fini par quitter la sororité. Pour moi, qui étais en train de questionner ma sexualité à ce moment-là, c'était pas beau à voir. J'ai fait mon coming out l'année dernière, en étant en dernière année et ça ne m'a pas affectée », confie Samantha. Mais elle comprend que beaucoup de personnes appartenant à la communauté LGBTQ ne se sentent pas à l'aise dans la Greek Life. « Ce n'est pas un environnement sûr. »

Ses engagements politiques l'ont aussi isolée plus d'une fois. « Si tu ne corresponds pas à l'identité féminine normative, c'est un problème. Et puis Greek life rime avec rouge. C'est plutôt républicain dans l'ensemble et moi je ne suis ni républicaine ni silencieuse sur mes engagements. Je me sentais souvent comme le vilain petit canard. C'est très dur, je ne vais pas mentir. J'ai eu beaucoup de disputes avec des filles de ma sororité qui étaient très racistes. »

Un monde parallèle : la Greek life noire

Il existe un monde parallèle composé de sororités et fraternités pour les étudiants noirs. Alicia est membre de AKA. « Nous faisons partie du National PanHellenic Council qui est une organisation distincte de PHA. Le NPC est composé de neuf organisations dont cinq fraternités et quatre sororités. Elles ont été fondées avec les mêmes objectifs que les autres mais spécifiquement pour répondre aux besoins des étudiants noirs. Comme pour la création des universités noires, l'idée c'est d'avoir un espace sécurisé pour les étudiants noirs et d'aider au succès académique. »

En visitant des maisons dans le Greek Village, on remarque assez immédiatement le manque de diversité. Sur les murs sont affichés les portraits de centaines d'étudiants, et souvent il n'y a qu'un ou deux visages noirs au milieu de centaines de visages blancs.

Je lui demande si selon elle, le si peu de diversité vient du fait que les étudiants noirs ne sont pas acceptés dans les autres maisons ou s'ils ne candidatent pas. « C'est un peu des deux je dirais. Ça remonte à des conflits historiques, comme dans les universités noires, c'est l'idée du soutien de quelqu'un qui te ressemble. Personnellement je n'ai jamais pensé à ne serait-ce qu'essayer de rentrer dans une sororité non noire. »

Jordan, également membre d'une sororité noire, est du même avis. « Vu qu'il y a déjà traditionnellement plus de femmes blanches qui candidatent pour les autres sororités, en tant que femme noire, tu as du mal à t'identifier et à t'imaginer vivre aussi à l'aise qu'avec d'autres femmes noires. »

« Mais dans tous les cas, toutes les organisations peuvent accepter tout le monde. Il y a une étudiante blanche qui est entrée dans une sororité noire cette année. Elle étudiait d'ailleurs avant dans une université noire. Et elle adore et s'y sent très bien. Je pense que le choix relève de ce à quoi tu as été exposé quand tu as grandi. »

A titre personnel, Alicia a choisi d'intégrer une sororité noire pour éviter les « micro agressions » qu'elle a vécu lors de son enfance. « J'ai grandi dans un milieu majoritairement blanc, j'étais souvent la seule noire de la classe. C'est bien d'être avec des gens qui nous ressemblent et de se soutenir. »

Il existe des différences entre les organisations du « Black Mizzou » et les autres. Par exemple, pas de rush week et beaucoup moins de visibilité pour la greek life noire. « C'est privé. Tu fais ta recherche très discrètement, tu vois ce qui correspond à tes valeurs et tu restes discret sur toutes tes informations, » explique Jordan.

Aussi, pas de gigantesques maisons pour les sororités et fraternités noires sur la majorité des campus dits Predominantly White Institutions (PWI), soit littéralement les institutions majoritairement blanches. « Les raisons qui expliquent cela sont que nous sommes moins nombreux donc nous avons moins de revenus, et nous recevons aussi moins de soutien de l'université », selon Alicia. « C'est quelque chose qui ne se dit pas trop, mais par exemple,les autres organisations utilisent le système de paiement de l'école pour régler leurs frais de sororité ou fraternité alors que nous non ». Jordan ajoute que « payer par le système de l'université permet de payer aussi grâce à tes bourses ou tes prêts, c'est plus facile et pratique financièrement, alors que nous on doit payer directement de notre poche. »

Alicia n'est pas très optimiste quant à l'évolution de la représentation de la Greek life noire sur le campus. « Nous avons quelques pierres pour commémorer certaines de nos organisations mais elles sont dans le Centre Culturel Noir et c'est tout. Je sais que pleins de choses ont été proposées pour avoir plus de représentation de la Greek life noire mais rien n'a changé, donc je pense que s'ils ne sont pas prêts à nous donner ne serait-ce qu'une statue, on risque pas d'obtenir de l'espace pour construire une maison, et de toute façon on n'a pas assez d'argent. »

A noter que d'autres fraternités et sororités par ethnicité ou religion existent. Mais sur le campus de l'Université du Missouri, la Greek life noire est la deuxième plus importante. Et il serait impossible de détailler toutes les organisations.

Des stéréotypes de genre institutionnalisés ?

Les filles et les garçons sont séparés. Et le marketing autour de tous les produits pour sororités et fraternités est extrêmement genré. Des accessoires roses, avec des fleurs, des paillettes et les lettres grecques dans des tons pastels

pour mesdames. Des accessoires sportifs plutôt bleus et des jeux d'alcools pour messieurs. On croirait assister à un concours de féminité et de virilité.

Les fraternités ont le droit d'organiser des fêtes tandis que les sororités n'en ont pas le droit. Et elles « filtrent » à l'entrée. Ce n'est pas un mythe : l'entrée est interdite à tout étudiant qui n'appartient pas à la fraternité organisant la fête. Quelques rares exceptions existent, un très bon ami ou un membre de la famille de l'un des organisateurs pouvant être admis. Concernant les filles, elles peuvent être refusées aussi. Les critères ne sont écrits nulle part, mais il est communément admis que pour entrer, il faut être assez jolie et « habillée » pour l'occasion, c'est-à-dire ne pas porter trop de tissu.

Beaucoup d'étudiants ne voient pas de problème dans cette culture. Cette expérience à l'université semble très profondément ancrée et importante. Elle ne semble pas près de disparaître.

Les scandales

Si en théorie le bizutage, hazing en anglais, est interdit, des scandales et des incidents aux conséquences parfois dramatiques indiquent que ce n'est pas tout à fait vrai. C'est une pratique qui semble être spécifique aux fraternités. Toutes les personnes membres de sororités ont répondu que le bizutage n'existait pas dans les maisons de filles, mais que beaucoup de fraternités le pratiquaient encore.

Sigma Alpha Epsilon, l'une des plus anciennes et plus prestigieuses fraternités du pays, a tué neuf personnes depuis 2006 par l'alcool, la drogue et le bizutage. Certaines pratiques, comme des humiliations et des sévices physiques, la séquestration et la privation d'eau et de nourriture, relèvent de la torture. A l'Université du Missouri en 2016, deux étudiants de fraternité ont évité la mort de justesse après avoir consommé énormément d'alcool. Les parents de l'un d'entre eux ont décidé de poursuivre l'organisation. Leur fraternité Kappa Alpha a perdu la reconnaissance officielle de l'université pour cinq années en conséquence. Mais pour beaucoup, ce n'est pas une sanction suffisante.

Berry a été président de sa fraternité pendant une année et chargé d'empêcher le bizutage. « Les fraternités ont commencé à vraiment sévir contre cela il y a seulement huit ans à peu près. Alors, le bizutage systématique a été éliminé en grande part, en tout cas celui structurellement organisé. En revanche, c'est dur d'empêcher des individus qui pensent que parce que eux-mêmes ont été bizutés, ils doivent le faire aux premiers années. Quand on attrape des gens qui maltraitent les nouveaux, ils sont punis et souvent virés de la fraternité. Le bizutage est dur à éliminer parce que très enraciné dans la culture, mais il meurt peu à peu. Pendant mes quatre années d'études, ça s'est vachement amélioré. »

Concernant les fêtes, les sororités ont l'interdiction formelle d'en organiser dans leurs maisons. Les fraternités ont en revanche le droit, et invitent les filles membres de sororités. « Les filles posent autant de problème que les garçons durant les fêtes quand ça dégénère mais les leaders des sororités ne sont jamais d'accord pour nous aider à établir un système qui rendraient les filles aussi responsables aussi », affirme Berry.

« Beaucoup d'universités accusent les fraternités pour le binge drinking mais je pense que ça arriverait dans tous les cas », poursuit-il. Concernant la culture du viol, il donne une réponse similaire. « Nos membres assistent à des ateliers chaque semestre sur le consentement des filles et l'alcool. C'est véritablement le plus gros défi que l'on doit relever, mais je ne crois pas que ce soir la culture des fraternités qui perpétue la culture du viol, c'est la culture universitaire en général. »

La tradition des fraternités et des sororités, aussi étrange ou exotique qu'elle paraisse pour des étrangers, est une normalité aux Etats-Unis. Elle permet de faciliter la transition des étudiants du lycée à la vie adulte, en leur offrant des amis, un statut social, une identité. Mais ces organisations sont ancrées dans des traditions qui remontent à plusieurs siècles, et bien qu'elles évoluent, des pratiques comme la discrimination, le sexisme et le bizutage institutionnalisé se perpétuent. De nouvelles organisations se créent et l'éclatement de scandales met la lumière sur ces aspects. C'est une partie de la culture américaine universitaire qui ne semble pas près de disparaître.

« LA DISPARITION DE JOSEF MENGELE » RÉCIT D'UNE DÉROBADE HISTORIQUE

Johanna Koyanvale Tormo

L'écrivain et journaliste Olivier Guez a reçu au début du mois de novembre le prestigieux prix Renaudot pour son nouveau roman, La Disparition de Josef Mengele. Il succède ainsi à Yasmina Reza, récompensée l'année dernière pour Babylone.



Josef Mengele (1911-1979) , officier SS Allemand.

Le récit d'Olivier Guez suit pas à pas les trente années de cavale d'un criminel de guerre nazi aux innombrables forfaits, Josef Mengele, surnommé « l'ange de la mort ». Alors qu'il a fui en Argentine, pensant y trouver un refuge, son premier exil n'est que le début d'une nouvelle existence qui petit à petit s'empoisonne de l'angoisse d'être démasqué, mais où jamais un seul doute ne vient ébranler la conviction du bien-fondé de ses agissements sous le IIIe Reich.

Un monstre bien humain

La force d'Olivier Guez tient à la réussite du portrait humain qu'il dresse dans son livre. Si Josef Mengele est bien un monstre au « cœur atrophié » incapable de la moindre empathie, il est également un homme banal et qui n'échappe pas à la peur, à l'anxiété, aux humiliations. Sa vie clandestine le contraint à goûter au pain amer des persécutés qu'il envoyait mourir à la chaîne. Lui qui se voyait l'architecte racial d'une Allemagne peuplée de surhommes, le voilà réduit aux dimensions les plus abjectes de l'humanité : son rêve de renommée éternelle devient le cauchemar éveillé d'une existence en sursis. Mengele est ballotté d'un bout à l'autre du continent sud-américain, traqué en permanence et contraint de frayer avec des peuples métissés, un comble pour celui qui se décrit comme un « ingénieur de la race ». Les seuls réconforts qu'il peut escompter lui viennent de son égocentrisme et de son autocomplaisance outrés.

Un autre atout non négligeable de ce roman réside en la représentation de la complaisance tiède et silencieuse qui est souvent celle d'une grande majorité lorsque les représentants du pouvoir légitime commettent l'impardonnable. Le couple Stammer, qui accueille Mengele sous une fausse identité sans questionner son passé et avec une indifférence totale pour les crimes qu'il pourrait avoir commis, incarne cette passivité terrifiante du plus grand nombre en temps de ténèbres. A l'inverse, le jeune Rolf, fils tourmenté de Mengele, incarne une génération nouvelle qui rejette l'héritage macabre de ses aînés et honnit les horreurs perpétrées.

Une forme cohérente

Le livre ne cache pas son caractère historique, et une longue liste de sources apparaît à la fin du volume. Pourtant, bien que le texte soit chargé de dates et de références, le texte d'Olivier Guez se développe de manière fluide, et remplit parfaitement le rôle qui devrait être celui de tout ouvrage traitant d'une période aussi noire et douloureuse. Ici, le romanesque consubstantiel à la cavale de Mengele, devenu en quelque sorte une icône pop, sert une vocation à la fois humble et noble, celle de faire le constat, une fois de plus, que le mal n'a aucune excuse, fusse-t-elle le service de l'ordre et l'obéissance à la hiérarchie,



© Joël Saget / AFP

arguments souvent avancés par Mengele dans le roman pour justifier ses actes. Le choix de représenter l'homme en fuite plutôt que dans sa blouse blanche d'arbitre de la mort a l'intérêt de le montrer dans son plus simple appareil, loin de l'attirail et du prestige d'un nazisme en gloire. La médiocrité de son caractère ainsi que l'obsolescence de ses idées ressortent d'autant mieux que la chute du IIIe Reich est consommée et que le nouvel ordre Européen en construction se fait sur des idéaux opposés aux siens. Absurdement amarré aux oripeaux d'un rêve malsain et sanguinaire qu'il dépeindra jusqu'au bout comme un idéal, Mengele verse peu à peu dans un déclin irréversible.

Le récit de cette chute progressive est ponctué d'un grand point d'interrogation : comment tolérer qu'un meurtrier de l'envergure de Mengele ait pu échapper à la justice toute sa vie durant ? La fin du roman dépeint à merveille la dissonance grinçante entre les dernières années d'un homme diminué décrit comme malade, incontinent et paranoïaque, et la figure de dandy criminel qu'en ont fait les médias de l'époque. Le médecin d'Auschwitz disparaît pour la dernière fois sans avoir répondu de ses actes.

Un texte-mémoire

La vertu la plus appréciable de La Disparition de Josef Mengele tient à sa fonction mémorielle. Comme tous les grands textes qui savent nous rappeler que les erreurs – et les horreurs – passées ne sont révolues qu'en puissance, et qu'aussitôt oubliées l'homme se rue derechef avec la confiance d'un converti dans les impasses idéologiques dont il a déjà fait les frais, le texte d'Olivier Guez s'inscrit dans une « tendance » du souvenir, dont il serait bon de tirer les conséquences salutaires au lieu de s'exaspérer de la récurrence des thèmes traités. La toute fin du roman renforce une impression de parenté avec l'œuvre d'un autre écrivain, Romain Gary. Lui qui dédiait son dernier roman, Les Cerfs-Volants, à cette mémoire menacée par la tentation amnésique, mettait également en garde son jeune héros Janek Twardowski dans Education Européenne : « Méfie-toi des hommes ».

Les derniers mots d'Olivier Guez portent en eux l'écho de ceux de l'auteur des Racines du ciel : « Toutes les deux ou trois générations, lorsque la mémoire s'étiole et que les derniers témoins des massacres précédents disparaissent, la raison s'éclipse et des hommes reviennent propager le mal. Puissent-ils rester loin de nous, les songes et les chimères de la nuit. Méfiance, l'homme est une créature malléable, il faut se méfier des hommes ». Se souvenir des crimes passés n'est pas de l'autoflagellation, contrairement à ce que voudraient faire croire certaines personnalités politiques ; c'est au contraire l'aveu humble et honnête que l'homme, quelle que soit sa nationalité, est faillible mais aussi perfectible, et qu'il ne peut construire son avenir qu'à la lumière des enseignements tirés de son histoire.

PILLAGE DANS LE MONDE DE LA MODE : OÙ EST PASSÉE L'INSPIRATION ?

Jade Roger

Les plagiats récurrents des multinationales dans le milieu de la mode suggèrent un sérieux manque d'inspiration de la part des stylistes.

En novembre dernier, on apprenait que Zara avait, une fois de plus, volé des designs d'artistes. L'objet en question, cette fois-ci, est un sac à main, pas moins de 3 artistes ont été volés pour le faire ; l'artiste allemand Boris Schmitz, l'illustrateur français Quibe et le designer syrien Annes Bil. Le premier à le remarquer est Boris Schmitz qui contacta des médias allemands et britanniques pour rendre l'affaire publique. Cela prend une telle ampleur que Zara retire le sac à main de la vente. Cependant, Quibe, qui s'est fait volé 4 croquis, veut en savoir plus. Habitué à ce que ses croquis soient volés par des marques de mode, de décorations ou même de beauté, il était toutefois surpris de voir que cette fois-ci cela venait d'une « multinationale qui brasse des millions ». Il contacte alors Zara France et il n'obtiendra qu'un silence radio. Pourquoi les multinationales telle que Zara plagient-t-elles des créateurs alors qu'elles ont les moyens de payer pour un design ou une collaboration ? Comment différencier un copié collé pur et dur d'une influence inconsciente suggérer par les multiples images auxquelles les créateurs et nous-mêmes faisons face aujourd'hui ? Où est donc passée leur inspiration ?

Le plagiat dans la mode, c'est pas nouveau

La mode, on le sait tous, est un éternel recommencement, mais entre un design remis au goût du jour et un design volé il y a quand même une grande différence. Malheureusement le plagiat n'a rien de nouveau, à chaque collection de nouvelles accusations sortent, opposant souvent un petit créateur à une grosse entreprise. Zara a déjà été remise en cause plus d'une fois en volant des créations de Kenzo, Celine, Tom Ford mais aussi le Blog de Betty. L'année dernière le vol qui avait fait du bruit était celui de Tuesday Bassen, une artiste indépendante américaine. Cette dernière s'était fait voler le design de ses pin's et de ses patchs à plusieurs reprises. L'entreprise avait fini par lui répondre : « qu'elle n'était pas assez connue pour que ça intéresse les gens », en gros : elle ne faisait pas le poids. Outre Zara, Bershka, Pull&Bear, Mango et Stradivarius sont aussi remises en cause notamment par la créatrice de Coucou Suzette, Juliette Mallet. Ces designs devenus viraux sont souvent copiés en partie ou en entier. Depuis toujours ces marques s'inspirent des défilés de haute-couture pour faire de la mode accessible pour tous, certes, mais voler des créateurs qui parfois ne sont pas beaucoup plus cher, c'est les détruire.

Mais pourquoi ce manque d'inspiration ?

Le problème de ces marques, c'est avant tout le rythme de création. Avant, il sortait 2 collections par an : printemps/été et automne/hiver. Désormais H&M sort 52 collections par an ! Outre le fait que ce nombre soit dévastateur pour l'environnement et pousse à la surconsommation, il est surtout impossible à réaliser pour tout bon créateur. Faire une collection prend du temps, créer prend du temps, Azzedine Alaïa s'est absenté pendant 6 ans avant de présenter une nouvelle collection. Trouver l'inspiration prend du temps et chacun à ses techniques, une musique, une photo, un livre, un lieu… Pour ces marques, le temps c'est de l'argent, tout doit être fait plus vite, il n'y a pas le temps de trouver l'inspiration. Pour respecter ces contraintes, les stylistes de ces grandes marques vont à la facilité, quitte à voler les designs d'autres créateurs, artistes souvent bien moins connus et qui se retrouvent sans défense.

La source de ce problème ? La société de consommation et de surconsommation. Qui maintenant use un tee-shirt jusqu'à ce qu'il soit troué et inutilisable ? Quasiment personne ! La publicité et les « influenceurs » et « influenceuses » (type instagrameur·se·s et bloggeur·se·s) nous poussent à consommer encore et encore et à acheter toujours plus de tee-shirts, pantalons et autres accessoires pour « être au top ». Ainsi, quand on fait le tri dans notre dressing, on tombe sur un tee-shirt porté une seule fois et parfois encore avec l'étiquette ; au mieux : on le donne à une association, au pire : on le jette. Bref, du gâchis.

Et les artistes dans tout ça ?

Il est difficile pour un artiste de voir son travail, souvent durement créé, être volé sans aucune reconnaissance ni même compensation. Bien souvent ils ne font pas le poids face aux grandes entreprises. Cependant certains se battent et déboursent des sommes d'argent immenses en avocats. Parfois avec succès : en 2015, Chanel a bien reconnu s'être inspiré des pulls de l'artiste Mati Ventrillon. L'histoire de la californienne Tuesday Bassen l'an

dernier a toutefois fait bouger les choses. C'était la goutte qui faisait déborder le vase. C'est grâce à ça que le site internet et le compte instagram « shop art theft » ont été créés. Le but de ce site est de répertorier tous les articles volés par les marques de type Zara et de vous renvoyer directement sur le site du créateur. Le plagiat de ces grandes marques signe la mort des petites entreprises et des créateurs. Alors oui c'est plus cher, mais il vaut mieux acheter moins et mieux en favorisant des petits créateurs, une qualité et un savoir faire que l'on ne retrouve désormais que chez eux.

Les multinationales comme Zara étouffent les créateurs en écrasant leurs prix, poussent à la surconsommation et tuent l'inspiration. Il est important de changer ses modes de consommation pour quelque chose de plus durable. Il existe beaucoup de créateurs et d'artistes qui ont toujours plus d'idées, qui créent sans cesse et qui sont inspirés. C'est à eux qu'il faut donner une chance.

Sac à main Zara et les dessins de Quibe. Paulette Magazine



Coucou Suzette

QUE LA FORCE SOIT AVEC VOUS POUR AFFRONTER L'HIVER

Décembre 2017 semble placé sous le signe de la pop culture, puisque tous les cinémas ont attendu avec impatience la sortie du huitième volet de la saga Star Wars. Mais, si l'Agendart comporte bien ce mois-ci un événement qui lui est spécialement dédié, il vous présente aussi ses recommandations photos, ciné et sorties nocturnes !

Les fans célèbrent Star Wars avec vous // Du 13 au 30 décembre à Salins-les-Bains (39)

Pour une fois, ce sont les amateurs passionnés qui montent une exposition… et c'est la deuxième édition des Jouets Contre-attaquent, organisée par l'association GEEK BOND Passion ! Des scénettes pleines de jouets et produits dérivés à l'effigie des personnages les plus célèbres parmi les films de toutes les trilogies recréeront leurs scènes cultes, et des cosplays et une exposition d'artworks rassemblant photos et affiches compléteront cet hommage.

Pour ne rien gâcher, l'entrée est gratuite ! Essayez d'être présents dès l'inauguration, le 13 décembre, pour vous voir plongés dans une foule de fans déguisés - pour l'avoir fait à plusieurs Comic cons et autres Japan expos, la sensation est grisante. Et si vous voulez vous y essayer, il paraît qu'une initiation au sabre laser aura lieu pendant cette exposition, qui investira la mairie de Salins-les-Bains… Elle sera ouverte de 9h à 12h puis de 13h30 à 16h30 en semaine, et 10h à 12h puis de 14h à 16h les week-ends.

Plus d'informations sur la page Facebook de l'événement.

Emma Henning

De l'animation au carrefour des Halles // Du 13 au 17 décembre à Paris

Du 13 au 17 décembre, arrêtez-vous à la station « Les Halles », marchez un peu, jusqu'à un grand bâtiment nommé « Forum des Images ». Prenez une place pour le festival et plongez dans la délicieuse programmation concoctée par la 15ème édition de ce carrefour du cinéma d'animation.

Fan invétéré de Hayao Miyazaki et/ou de Satoshi Kon ? Votre samedi soir sera pris par une rétrospective sur Nausicaa de la Vallée du Vent, et Tokyo Godfathers. Vous préférez peut-être les plus contemporains Keiichi Hara et Naoko Yamada (enfin une femme !) ? Colorful, Un été avec Coo, et le pas encore sorti A Silent Voice sont au programme !

Mais le Carrefour du cinéma d'animation, ce n'est pas que du réchauffé : vous pourrez découvrir des courts métrages inédits comme l'humoristique Night is Short, Walk on girl, fraîchement débarqué du Japon, ou les divers courts métrages d'étudiants français présentés lors du festival. Des tables rondes en veux tu en voilà, avec Keichii Hara, sur le lien entre politique et animation, un retour 100 ans en arrière sur l'animation japonaise… Tout un programme !

Mais le petit bijou de ce festival (selon mon avis très subjectif) est le projet transmedia de Justin Pechberty « Les super-héros détestent les artichauts » : l'adaptation d'un livre numérique sur écran qui regroupe une mini série, 40 écrans interactifs, une bande dessinée animée en 3D, de la musique, et un avatar à personnaliser.

Un bien beau programme pour les flâneurs parisiens (ou d'ailleurs) de décembre.

Phane Montet


Martin Falbisoner

Des photographies de toutes les couleurs // Du 14 au 30 décembre dans la Somme (80) et l'Oise (60)

C'est la 14ème édition des Photaumnales, le festival de photographie qui célèbre cette année les « Couleurs pays » ; Antilles, Québec, Hong Kong... autant de sujets d'inspiration qui se verront chacun dédier une exposition dans l'une des communes participantes, et ce dans toute la région des Hauts-de-France.

Formées de photographies issues de collections historiques mais aussi d'images d'artistes contemporains, elles sont décrites comme suit par le site : « mixité des époques et variété des regards formeront une mosaïque d'une grande richesse où s'entrecroiseront activités humaines, traditions industrielles, paysages et questions identitaires, sociétales et environnementales ». Visites, rencontres et conférences animeront bien sûr ce festival.
Du 14 octobre au 31 décembre 2017, plus de 30 photographes seront donc présents au Quadrilatère, à Beauvais et en région Hauts-de-France pour vous en mettre plein les yeux et satisfaire, peut-être, vos envies d'évasion en ce froid mois de décembre !

Emma Henning

Une nuit au musée // Toutes les semaines à Paris

Décembre et ses froides soirées sont le lot de chaque fin d'année. Que faire ? La bonne vieille séance de cinéma fonctionne évidemment toujours très bien. Mais pourquoi ne pas vous préparer un thermos de thé bien chaud et hop, filer au musée ? C'est possible, avec les nocturnes. Le Louvre est ouvert chaque mercredi et chaque vendredi jusqu'à 21h45 et, curieusement, ces nocturnes n'attirent pas les foules (chacun et chacune connaît bien le rush de la Nuit Européenne des Musées...). De fait, se promener dans les allées de la salle consacrée aux statues de Grèce antique en compagnie d'une petite poignée d'autres visiteurs et visiteuses, le tout dans un grand silence et la caresse de l'obscurité de la nuit, a quelque chose de magique... Alors, n'attendez plus pour vous la jouer comme Ben Stiller dans Une Nuit au Musée, en espérant voir la Joconde s'animer...

Hortense Raynal

« LA LA LAND » - PRÉMISSE DE TERRE PROMISE

Il y a un an apparaissaient les premières affiches, premières bande-annonce d'un futur succès. Désormais un futur classique, revenons sur La La Land, l'un des films majeurs de l'année passée.

Adam Khemila

La première séquence nous le dit : Damien Chazelle et Justin Hurwitz ont réussi. Ces deux anciens colocataires d'Harvard qui veulent juste s'amuser s'apprêtent à le faire à leur gré. L'un à l'histoire et à la caméra, l'autre mettant le tout en musique, adieu les embouteillages ennuyeux. Enfin, pourquoi s'amuser quand on peut ne rien faire ? vous demandez-vous peut-être. S'amuser permet de profiter de ce qui est là, plutôt que de se perdre à aller le chercher ailleurs. Et ces moments sont plutôt rares aujourd'hui, au cinéma comme dans la vie. Mia et Seb n'ont rien compris : l'un est perdu dans quelques accords de Thelonious Monk, un passé rembobiné sans relâche. L'autre est perdue dans une mauvaise scène de fiction.

La dernière séquence nous le dit : Mia et Seb ont échoué. Seront-ils un jour dans leur vie aimés ? Il a son club, elle a la classe. Ok, et puis ? Qu'est-ce que ça change, et le bonheur ? Oui, Mia est reconnue pour ce qu'elle fait - ce qui la rend plus maniérée. Oui, Seb peut partager sa passion du jazz - ce qui fait de lui un cuisinier plus prudent (fini les bons repas cramés, contente-toi de poisson pané). On apprécie le jazz, mais aime-t-on le Seb ? On aime la belle actrice mais aime-t-on la Mia ? Peut-être pas, et il faudrait en être sûr pour ne pas dire que : Mia et Seb ont échoué.

Mais ce n'est pas si grave car Damien et Justin, eux, ont réussi - au moins leur film - et ils sont tout de même plus important que leurs personnages. Quel courage que de sacrifier ses personnages comme on sacrifie une partie de soi. Et tout ça en musique. Fini d'avancer à reculons, quelque chose est passé, si c'était moche tant mieux, si c'était beau, tant mieux aussi, on peut s'en inspirer. Et continuer. Oui, mais s'en inspirer ce n'est pas s'y lover, ou plutôt se lover dans le sublime souvenir que l'on en a. Le c'était mieux avant, le ce qu'il faut refaire. Il ne faut pas refaire mais recommencer, encore, et toujours. Oui mais comment ? Comment faire mieux que Thelonious ? Comment faire mieux qu'Ingrid Bergman ?

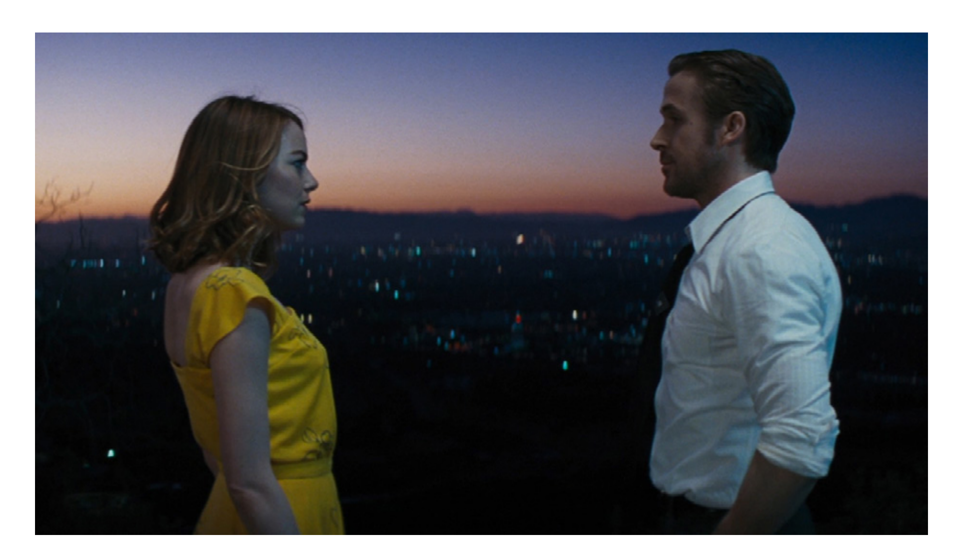
Essayer au début, de reproduire les classiques, ce qui a fait ses preuves. Aller au cinéma pour un premier rendez-vous, et voir Rebel without a Cause. Ça marche : les mains s'effleurent, se trouvent, les regards se croisent, s'approchent doucement, et la pellicule brûle. Le message est clair, ce n'était pourtant pas une copie numérique, elle était authentique… Tant mieux, allez sur les lieux au lieu de les rêver. Et ils y vont. Dans le planétarium les flûtes émoustillent, Mia quitte le sol, invitée par Seb qui la suit aussitôt, ils se retrouvent alors sur leur petit nuage où tâtonnant avec l'orchestre ils se rejoignent prudemment.

Et la valse commence. De droite à gauche sur l'écran, du bleu nuit à la lumière blanche, sur des volutes de violoncelles les silhouettes tournoient, tâches noires noyées dans la toile étoilée. Quelle est belle cette toile… Qu'il est surprenant de faire une scène comme cela, et qu'on y croit. Il doivent y avoir cru avant nous ceux qui l'ont faite…

Quelle est belle cette toile et que l'on en profite pendant que l'on y croit. Car la dernière séquence nous révélerait-elle l'envers de l'irréel ? L'ancien couple y tournoie encore une fois, mais on les voit cette fois, les tâches sont éclairées. Elles ne font que valser sur le sol miroitant d'un studio reflétant les petites ampoules que l'on voit derrière eux. Les violoncelles ont laissé place à des voix, car tout n'est en réalité rien de bien plus qu'humain, rien de bien moins.

Quelle est longue cette fin, on assume le Demy mais moins le Cameron - j'ai cru au début qu'on sombrait dans une fin titanesque… On a compris, arrête toi là. Mais c'est qu'il insiste le Damien Chazelle, toujours. Il en rajoute encore une couche qui - une fois qu'on s'y est fait - n'est pas vraiment sans goût. Lorsque le couple fantôme, dans une fin alternative, regarde ses vieilles pellicules, qui sait, c'est peut-être nous devant quelques vieux films, quelques vieux films que nous aurions aimés vivre, ou à défaut de vivre, aurions aimé faire. Mais que nous ne pouvons en fait que regarder.

“Faire des films, c'est inventer une nostalgie pour un passé qui n'a jamais existé”. Merci Michael Cimino pour cette belle formule, que quelques magiciens pourraient s'approprier, retourner, renverser. Ils créeront de l'espoir en un futur qui pourrait, avec un peu de volonté, de courage et de beauté, un jour peut-être exister.




©SND



©SND

RENCONTRE AVEC NICOLAS HÉNIN « JE RÉSISTE À LA HAINE DU PLUS FORT QUE JE PEUX. »

A l'occasion de la sortie de son dernier livre, Comprendre le terrorisme, bâtir une société résiliente, le Bureau des Médias de Sciences Po Bordeaux a invité Nicolas Hénin à une rencontre publique. Le journaliste reporter de guerre, otage de l'organisation « Etat islamique » de juin 2013 à avril 2014, est revenu sur son parcours, ses expériences et sa vision du métier de journaliste.

Lara Baranowski

L'amphithéâtre est bondé en ce dernier lundi de novembre. Les étudiants sont venus par dizaines écouter les explications et les révélations de Nicolas Hénin. Il arrive, béret sur la tête et sourire aux lèvres, ravi de la spontanéité de l'échange à venir. Il commence par raconter ses ambitions premières : « être prof, comme tout le monde dans ma famille ». Puis vint le voyage en sac à dos autour de la Syrie à 18 ans, cet endroit qu'il décrit comme « dépaysant et pourtant si proche ». Le jour où il lui a bien fallu trouver un métier, il voulait que ce soit à l'étranger. Et journaliste lui est apparu comme une évidence, après tout, comme le prof, c'est un médiateur. « Simplement, le public et les circonstances sont différentes », ajoute-t-il.

Une vocation évidente

Quand on l'interroge sur les précautions à prendre en tant que reporter de guerre, c'est par l'auto-dérision qu'il répond : « Bah je suis pas très bien placé pour donner des leçons… » provoquant les rires de la salle, avant d'ajouter : « Il faut écouter son instinct, savoir décrypter l'environnement, les mouvements de foule tout comme les rues désertées… Mais en temps de guerre, la population est tout de même globalement protectrice ». Il décrit la tension psychologique constante qui déchire le reporter de guerre, entre sens du risque et connaissance du terrain. Rester trop longtemps sur la même zone émousse le sens du danger, et pourtant rapproche le journaliste de la réalité qu'il affronte.

L'une des conditions pour être un excellent reporter de guerre ? Être femme, et avoir ainsi accès au contact avec l'ensemble de la population : hommes, femmes et enfants. « Il vaut mieux être une femme journaliste dans le monde arabo-musulman, poursuit Nicolas Hénin, on dirait presque que c'est plus facile là-bas qu'ici. Ils n'ont pas encore installé de système patriarcal dans cette profession, ce qui est davantage le cas en France, où les directions de rédactions sont dominées par les hommes ».

« Un kidnapping, ça se passe comme dans les films »

La rencontre évolue vers un sujet particulièrement sensible à aborder. Le kidnapping, la vie en tant qu'otage. « On marche dans la rue, tranquille, et puis c'est fini. » La voix posée et le regard fixe, le journaliste aborde avec réserve certains aspects de ses conditions de détention. « Ça se passe comme dans un film. Des hommes cagoulés qui se jettent sur vous et vous poussent dans une voiture ». Le silence est total dans l'audience. « La captivité de l'otage, c'est beaucoup de douleur, de stress, de peur, mais c'est avant tout énormément d'ennui. Et vous savez quel est le sentiment le plus fort qu'éprouve l'otage ? La culpabilité. Comme la femme violée. On refait la scène dans notre tête des milliers et des milliers de fois, se demandant comment on aurait pu éviter tout ça. »

C'est le 18 avril 2014 qu'arrive l'annonce à laquelle ils ne croyaient plus. Les quatre journalistes français viennent juste de recevoir leur déjeuner, quand leurs geôliers leur demandent spontanément : « Ça vous dit de passer la frontière jusqu'en Turquie ? ».

Le lendemain, à six heures du matin, François Hollande est informé de la libération définitive des otages. A sept heures, il appelle leurs familles. Et tombe sur quatre boîtes vocales. Nicolas Hénin mime la scène, sous l'hilarité du public : « Allô oui, c'est le Président de la République... Est-ce que vous pouvez me rappeler s'il-vous-plaît ? ».

Et après ? « Pendant la captivité, on [les otages francophones] était les meilleurs amis du monde. On avait personne d'autre... Une prise d'otages, c'est un drôle de huis-clos. Ça pourrait inspirer un très bon film. » Nicolas Hénin nous décrit ensuite des liens distendus à présent, après le retour à la vie quotidienne, et « c'est pas plus mal ».

Daech ? « Une colonie de vacances »

Nicolas Hénin décrit « l'EI » comme un groupe armé plutôt similaire à tous les autres : « bordéliques, et à l'efficacité relative ». A l'été 2013, il est retenu dans un hôpital, sûrement à Alep, avec d'autres francophones. « On aurait réellement dit des gamins en colonie de vacances. Ils s'amusaient, mettaient l'ambiance. On se regardait souvent entre otages, en se demandant «A la rentrée, quand les vacances seront finies, ils vont nous laisser partir, non ?» ».

La dimension de l'organisation « Etat islamique » la plus souvent négligée par les Occidentaux, c'est son côté universel : « Ils viennent du monde entier ». Le journaliste nous explique que la peur de l'étranger, très prégnante dans les sociétés occidentales, n'existe pas au sein de l'organisation « EI » : « un proto-état colonial et multiculturel », allant jusqu'à les comparer au cinéma hollywoodien, parce que « leur matériel de propagande parle à tous, dans le monde entier ».

L'une des principales raisons du départ d'Occidentaux vers le fondamentalisme religieux : le besoin de valorisation au sein d'une communauté. « Le djihadiste, différent du terroriste, cherche avant tout à se réaliser au sein d'une société qui l'accueille, en opposition à une société qui le rejette. »

Comment en parler en tant que journaliste ?

La rigueur, être clinique et retransmettre les événements de manière objective, sans pathos : « Les faits, c'est déjà suffisant quand il y a un attentat, il faut être systématiquement dans le respect des victimes. Le but recherché par les terroristes, c'est la sidération, puis la réaction irrationnelle. Pour produire cet effet, il faut la peur ».

Après les enlèvements de Nicolas Hénin et de trois de ses confrères, la Syrie devint « un trou noir de l'information » (d'après ses mots lors d'une interview accordée à Arte en 2015). Dans la deuxième moitié de 2013, les journalistes cessent de se rendre sur ce territoire de guerre. Le but des ravisseurs est atteint : faire pression sur les gouvernements étrangers en détenant des otages, mais aussi faire en sorte qu' « aucun témoin n'assiste aux horreurs qu'ils allaient commettre ».

Le principal danger aujourd'hui réside dans « les velléitaires qui ruminent une haine féroce, à l'inverse des revenants qui ont eu une déception, ils restent dans une imagerie idyllique ». Ou les djihadistes qui migrent vers d'autres zones à risques : Libye, Balkans, Somalie, Afghanistan, Pakistan, Bangladesh... Nicolas Hénin, micro toujours à la main, frémit : « Ils recherchent une récupération de la cause des Rohingyas qui me fait grimper d'horreur. Je les ai déjà entendus crier : «Après la Syrie, on ira retourner la Birmanie !» ».

Ce qui ne l'empêchera pas de conclure sur une phrase appelant à la sérénité : « Je résiste à la haine du plus fort que je peux ».

Littérature

« SOUVENIRS DE LA MARÉE BASSE », DE CHANTAL THOMAS

Le nouveau livre de Chantal Thomas, publié chez Seuil, nous fait plonger dans l'enfance de son auteure. Il fait partie des nominés pour le Prix du Roman des étudiants France Culture-Télérama 2017 dont le lauréat sera choisi mi-janvier.

Johanna Koyanvale Tormo

Certains textes ont le mérite de réunir introspection et empathie : le nouveau livre de Chantal Thomas est de ces petits volumes dont la simplicité et la grâce recèlent un véritable pouvoir de résonance. A travers le récit d'une enfance, de ses plages, et d'une mère en clair-obscur, nous sommes emportés dans la genèse d'une vie humaine unique et pourtant identifiable à tant d'autres. Le livre remporte le triple pari de l'inspiration autobiographique, du portrait de femme et du témoignage microcosmique, discret mais efficace.

La genèse d'un éveil au monde

En se racontant fillette, l'auteure retourne aux sensations fondatrices qui ont marqué sa vie, comme le sable et sa dérobade permanente, ou la caresse de l'eau salée. La figure de Jackie, sa mère, se distingue nettement parmi les ombres émouvantes d'Eugénie, de Félix, de Lucile, tant d'êtres chers à leur manière et qui ont laissé leur empreinte dans la mémoire de la petite fille devenue adulte. Au-delà de cette mère sportive et fuyante, l'imperceptible roman d'une filiation féminine se déroule : Zélie, Eugénie - arrière-grand-mère et grand-mère -, Jackie et enfin Chantal sont liées les unes aux autres dans un canevas aux points distendus, et si leur histoire n'est pas un sujet à part entière elle fait néanmoins partie des éléments louables de ce texte. Le livre étant annoncé comme un « roman », forme de débordement du réel dans l'artifice et vice versa, le « vrai » n'est pas ce qu'il faut y chercher. A défaut de lire une biographie, nous avons le plaisir de voir se développer le tableau parcellaire d'un temps nébuleux, mythologie d'une existence marquée par le glissement de l'eau, douce ou iodée, entre les plis de la peau. La nage accompagne comme un viatique la lecture de Souvenirs de la marée basse, en un fil rouge qui court depuis le plongeon transgressif de la jeune Jackie, dans le Grand Canal de sa Versailles natale.

Une famille française

Écrite depuis un présent dont des années la séparent désormais, la saga familiale de Chantal Thomas s'ancre dans les rivages caractéristiques de l'histoire française du siècle dernier. Les deux guerres mondiales y sont présentes, chacune avec son tandem de brasier funeste et de cendre fertile : sa mère naît en 1919 alors que Félix, son grand-père, enterre l'innocence de sa jeunesse, et elle-même vient au monde dans la poussière encore brûlante de 1945, au même moment où son père se mure définitivement dans un silence qui lui devient naturel.

Le récit d'apprentissages croisés

Un récit de la vie domestique, mené depuis la reconstitution d'un point de vue enfantin, restitue avec justesse les pudeurs familiales qui, sur un fond de frustrations et de résignations amères, gâchent sans que l'on n'y puisse rien la beauté des liens partagés avec parents, enfants, cousins ou aïeux. Jackie, dont la vitalité illumine le début du texte, s'éteint peu à peu dans la vie conjugale qui constitue pourtant la suite logique de son idylle avec un jeune homme que la guerre a changé, et qui semble lui-même ébahi de se trouver là. L'image de ces deux enfants tout

à coup affublés des atours et des responsabilités de l'âge adulte ne cessera jamais d'être actuelle. Aménager un appartement ? S'occuper d'un bébé ? Ayant oublié sa maturité sur le seuil de l'adolescence, Jackie est prise par surprise dans la chronologie arbitraire imposée par la réalité et ses normes aveugles. Dans une interview accordée à Radio Canada, Romain Gary disait il y a bientôt quarante ans :

> « [...] je crois surtout que c'est la vie qui nous a, qui nous possède. Après, on a l'impression d'avoir vécu, on se souvient d'une vie comme si on l'avait choisie. Personnellement, je sais que j'ai eu très peu de choix dans la vie, que c'est l'histoire au sens le plus général et à la fois le plus particulier et quotidien du mot qui m'a dirigé, qui m'a en quelque sorte embobiné. »

Embobinés, eux aussi, par l'histoire et par leur histoire, Jackie et Armand se sont laissés porter en quête du rivage idéal, l'une mue par l'élan jamais interrompu de son tropisme estivant, l'autre résigné dans une inadéquation et une fadeur incurables.

Au fil de l'eau

L'eau et ses rivages multiples nimbent le récit de lueurs qui confinent au merveilleux. Le texte, surtout dans sa première partie, en devient un hommage à l'enfance et à sa dimension magique. Dans la relation qui unit Chantal à Lucile, sa camarde de plage, transparaît la beauté puissante et éphémère du temps des vacances que l'on voudrait éternelles. L'héritage de cet appétit de temps suspendu, hors du cours cacophonique de l'existence urbaine, est un legs significatif de Jackie à sa fille. Le dialogue entre elles n'est jamais effusif, et un partage tacite du culte de la nage compense le laconisme qui caractérise leurs rapports. C'est dans cette zone aquatique que s'épanouit donc l'affection, sourde mais mutuelle, qu'elles se portent l'une à l'autre. Le lecteur est ainsi mis en présence de l'arrière-cour d'un lien souvent idéalisé, et qui dans la vraie vie repose sur des piliers de fondation plus modestes, et quelque part plus humains.

La plage, et les flots ondoyants à ses pieds, sont l'horizon pérenne de ce livre-mémoire. Sur la page blanche d'une intimité qui n'est jamais vraiment amorcée entre la mère et la fille, on perçoit un amour authentique bien que taiseux, cet amour non choisi que l'on néglige souvent d'entretenir et qui nous lie irrémédiablement aux êtres qui nous sont les plus proches dans les ramifications de l'arbre familial. Chantal et Jackie s'aiment et se manquent avec cette réserve que l'on regrette quand il est déjà trop tard, et que le chagrin de n'avoir pas su faire autrement prend les accents amers d'une perte irrémédiable.

Un roman ?

Ces souvenirs sont écrits avec grâce et humilité, comme il convient à une main qui se retire pour laisser émerger les figures du passé. Le « je » n'a pas de lourdeur agaçante ou auto-complaisante ; il sonne juste dans le ton choisi. La principale réserve que l'on peut opposer au livre tient à son appellation. Il y a une tendance massive aujourd'hui à appeler « romans » des livres de toutes factures, dont certains pâtissent d'être classés dans une catégorie qui ne leur convient pas et dont on dirait presque qu'elle leur a été attribuée pour rassurer les lecteurs, dont on craint la frilosité face à des textes hybrides, d'un genre incertain.

Souvenirs de la marée basse est un récit par épisodes, dont le déroulement semble suivre une logique de mémoire, sans construction narrative rigide : les bribes qui le composent sont comme autant de petites images dont l'unité émerge au fur et à mesure. Alors que sa dimension décousue en est le ciment même, et que sa richesse est dans l'éloquence de l'évocation plus que dans l'exhaustivité de la narration, on peut se demander si l'appeler « roman » était bien nécessaire...Ces considérations ne doivent cependant pas obturer l'accessibilité et la lumière touchante de Souvenirs de la marée basse, dont les lecteurs apprécieront l'abord aussi fluide qu'une entrée dans les tiédeurs conciliantes d'un bain du soir. ■

Chantal Thomas, Souvenirs de la marée basse, Seuil, août 2017, 224 p.

MUSIQUE EN BREF

Charlotte Gainsbourg - Rest

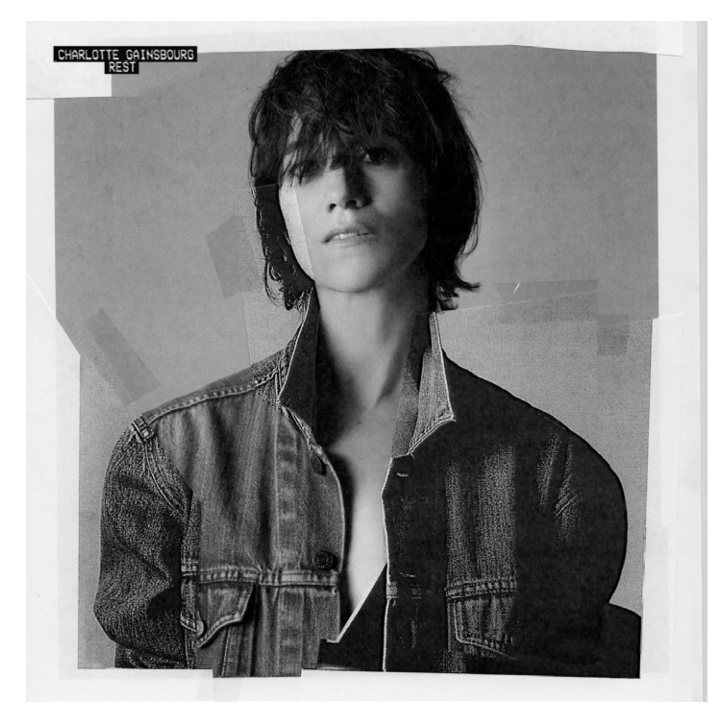
Une certaine idée de la renaissance par Charlotte Gainsbourg. Bien que le premier single Rest nous ait peu enthousiasmé, Charlotte Gainsbourg signe un quatrième album puissant et captivant. Deadly Valentine est une fresque poétique qui a d'ores et déjà su convaincre, les belges de Soulwax se sont d'ailleurs approprié ce morceau essentiel de Rest dans un remix remarquable de 8 minutes. La musique électronique s'est immiscée subtilement dans cet album, grâce à des intervenants notoires tels que SebAstian ou Guy Manuel de Homem Christo (Daft Punk). Charlotte Gainsbourg charme en écrivant pour la première fois ses propres paroles. Elle propose ainsi un album transversal et personnel, qui rend un vibrant hommage à son père.

Coup de cœur : Les Oxalis

Sortie : 17 novembre 2017

11 morceaux

Caroline Fauvel



Collier-Schorr

Vulfpeck - Mr Finish Line

Vulfpeck, projet original, appose un funk pluriel qui s'attache à dévoiler une véritable feel good musique. L'album s'axe sur de nombreuses collaborations plus réjouissantes les unes que les autres, offrant une palette sonore détonante, à contre-courant du décor musical actuel. Deux ans après la sortie de leur premier album, Thrill of the Arts, et un an après The Beautiful Game, Vulfpeck assoit son statut de formation musicale multi-instrumentaliste et ne cesse d'exalter le public.

Coups de cœur : Vulf Pack et Business Casual

Sortie : 7 novembre 2017

10 morceaux

Caroline Fauvel



Vulfpeck

Musique

Moodoïd - Reptile

« De la romance à la démence ». Moodoïd fait son retour trois ans après Le Monde Möö, son premier album. La formation s'adonne à une musique enivrante, sexuelle, pour ce dernier EP, Reptile. Après de nombreux projets, la tête pensante du groupe, Pablo Padovani, s'en remet à sa musique. Moodoïd théâtralise un psychédélisme auditif et visuel, et rend un certain hommage à la musique de Prince et celle des années 80. Le single Reptile porte cet EP, aux cotés du morceau Au pays des merveilles de Juliet, emprunté un instant à Yves Simon. Moodoïd y suggère une ambigüité, un érotisme qui offre une identité toute particulière à cette dernière composition musicale.

Coup de cœur : Reptile (Extended)

Sortie : 24 novembre 2017

5 morceaux

Caroline Fauvel



Moodoïd

Musique

Björk - Utopia

L'Islandaise nous surprend toujours plus (oui, c'est possible) avec Utopia, un album aux sonorités divines qui évoque les sentiments amoureux. Épaulée par le talentueux Arca pour les sonorités, par James Merry pour le visuel et par Hungry pour le maquillage, Björk a mené un projet digne de nos attentes les plus exigeantes. Aussi auditif que visuel, ce nouvel opus ouvre notre perception pour nous guider vers un monde intérieur sensiblement riche. La pochette, signée Jesse Kanda, ouvre sur un jardin d'Eden peuplé d'oiseaux exotiques et de faunes joueurs de flûte. Utopia apparaît comme la pièce qui complète et équilibre l'histoire commencée avec Vulnicura en 2015. Après la séparation et l'Enfer arrivent le renouveau des sentiments et le Paradis. En bref, Utopia est divinement beau.

Coup de coeur : Saint

Sortie : 24 novembre 2017

14 morceaux

Noémie Villard



Jesse Kanda

Kenzo Roz - Storm

Fils de parents musiciens, Kenzo Roz est épris de piano. Inspiré par les plus grands (Debussy, Ravel) depuis tout petit, il produit ses premiers titres à l'âge de 13 ans. Claviériste live de l'artiste pop Thomas Azier, Kenzo Roz se lance aujourd'hui dans une carrière solo aux prémices prometteuses. Son premier titre, Storm, a l'effet d'une catharsis retentissante. À grands renforts d'échos tourmentés, Kenzo Roz déclame son présage : « There's a storm coming home » (« Un orage revient à la maison »). Le fracas est épuré, le drop millimétré. Des sonorités qui rappellent un certain Arca, une esthétique visuelle léchée et hypnotique : plongez dans l'œil du cyclone.

Single sorti : 24 octobre

Zoë Louvard



Kenzo Roz

Musique

Sufjan Stevens - The Greatest Gift

L'album de Noël de Sufjan Stevens est devenue une tradition pour les fans, au même titre que ses mixtapes intermédiaires entre deux opus de génie. Cette année, le chanteur décapant a fusionné ces deux idées pour nous offrir The Greatest Gift. On y retrouve des remix des chansons de son précédent LP Carrie & Lowell, démarche plutôt audacieuse pour un habitué des arrangements instrumentaux grandioses. On y découvre aussi quelques titres inédits, probablement ceux qui n'ont pas été retenus pour figurer sur Carrie & Lowell. Ils sonnent à l'oreille comme un vent de désespoir sucré, un petit coin de paradis triste caractéristique de l'album composé en hommage à sa mère récemment décédée. Mais Sufjan Stevens reste ce qu'il est, un savant un peu timbré qui aime expérimenter tout ce qu'il est possible de tenter en matière de musique. Sa dernière trouvaille a été de joindre à sa mixtape des démos de chansons enregistrées sur son iPhone. C'est surprenant, mais aussi très pur puisqu'il livre une version acoustique, sans artifice de ses tubes. Rien que lui, une guitare, sa voix pour seul rempart et son émotion pour ponctuer quelques notes particulièrement dramatiques. On a connu plus festif comme album de Noël, notamment les 42 titres de Songs for Christmas qui fait encore pleurer de rire douze ans après sa sortie. Cette mixtape n'en est pas moins une réussite, à déposer sous les sapins de vos camarades en mal d'amour et de magie de fin d'année.

Sortie : 20 octobre
Coup de coeur : Willowa Lake Monster
12 titres

Sofia Touhami



Sufjan Stevens


MUSÉE
DES BEAUX-ARTS
DE LYON
MBA-LYON.FR
FORD
LOS MODERNOS
DIALOGUES
FRANCE | MEXIQUE
EXPOSITION
DU 2 DÉC. 2017
AU 5 MARS 2018
CARMEN RIVERA
PINTÓ SU RE-
TRATO EL
AÑO D 1932
Frida Kahlo, *Autoportrait à la frontière entre le Mexique et les États-Unis* (détail), 1932
Ce tableau sera exceptionnellement présenté dans l'exposition jusqu'au 15 janvier 2018
VILLE DE LYON
LA BIENNALE DE LYON RÉSONANCE
MÉXICO
GOBIERNO DE LA REPÚBLICA
CULTURA
SECRETARÍA DE CULTURA
INBA
mécène
TOTAL
partenaire
TCL SYTRAL
partenaires médias
arte
LE FIGARO
un événement Télérama

SÉOUL,
PROCHAINE CAPITALE MONDIALE DE LA MODE ?

Roxane Thébaud

La Corée du Sud, pays le plus pauvre du monde en 1953 au sortir de la guerre de Corée, l'un des premiers conflits de la Guerre froide, est aujourd'hui la onzième puissance mondiale. Avec près de 22 millions d'habitants, cette nouvelle puissance excelle dans de nombreux domaines tels que les technologies de pointe et les cosmétiques, et est devenue depuis quelques années le pays de toutes les tendances en Asie. Mais la Corée du Sud ne compte pas s'arrêter là et se donne pour objectif de conquérir les défilés de mode et les dressings occidentaux. Paris et New-York n'ont qu'à bien se tenir !

Crédits photos de l'article : Kunney Akimova (@kunakmv)

Petit à petit, la Corée du Sud fait son nid et envahit doucement mais sûrement le marché américain et européen. Cette fièvre coréenne, relativement récente puisqu'elle n'a que vingt ans, est appelé Hallyu, littéralement « vague coréenne », et fait de la Corée du Sud the place to be en Asie.

La Corée s'exporte depuis longtemps

Le pays est tout d'abord connu pour exporter sa technologie de pointe ; des produits électroniques Samsung ou LG, mais également des automobiles Hyundai et Kia. En exportant également sa pop-culture. Récemment et un peu timidement, la fameuse musique K-pop pointe le bout de son nez sur les ondes européennes. Tout comme les drama, les Plus Belle la Vie à la sauce coréenne, un peu kitsch et relatant dans 99% des cas une histoire quasi-impossible entre un homme et une femme.

C'est surtout dans le domaine des cosmétiques que les Coréens ont commencé à se forger une forte réputation, avec notamment les produits Erborian, pour ne citer qu'eux, et la déferlante des masques de beauté. Véritable institution, ces produits sont devenus les must have des salles de bains des femmes et des hommes en Corée du Sud. Surfant sur le succès des rituels beauté coréens, les marchés européen et américain s'arrachent désormais ces petites merveilles, pas toujours efficaces et peu eco friendly...

Le pays du matin calme ne compte pas s'arrêter là. Prochaine cible : l'industrie de la mode, et l'exportation du style « à la coréenne ». Une tendance mêlant street style et excentricité.

Le maître mot en Corée : oser !

De la petite écolière modèle, girly, à la danseuse hip-hop et un peu garçon manqué, en passant par la jeune séoulite arborant fièrement les mêmes vêtements que son petit copain. Tou·te·s ont un point commun : ils·elles osent et assument.

Ainsi, en vous promenant dans les rues animées des quartiers de Hongdae ou Itaewon à Séoul, vous pourrez admirer cette mode tantôt excentrique, tantôt très classique. Une mode schizophrène qui envahit petit à petit l'Europe et les Etats-Unis, avec les enseignes des stylistes Jin Teok ou encore Woouyungmi, qui sont passées du statut de créatrices de dimension nationale à grandes prodiges à la reconnaissance internationale.

La mode made in Korea, c'est quoi exactement ?

C'est un savant mélange entre des pièces très classiques, aux couleurs sobres (gris, noir, blanc, marron, beige) mixées avec des accessoires tantôt très excentriques, futuristes, tantôt empruntés aux vestiaires masculins et urbains. L'ensemble se veut épuré et hyper millimétré. À l'arrivée, cela donne un patchwork de couleurs et de styles différents.

Depuis quelques années déjà, une tendance en particulier séduit un grand nombre de Coréens, et déferle petit à petit vers Hong-Kong et Taïwan : le street style très épuré, avec des pièces simples jouant avec les proportions. La mode à la manière de la marque Vetements, le nouveau collectif branché de designers (anonymes).

Séoul s'arrache ces manteaux et sweatshirts oversize. Problème : la plupart de ces pièces sont contrefaites. Car la Corée du Sud c'est aussi cela ; le pays de la contrefaçon et de la copie à outrance. Les séoulites se les arrachent, et participent de la notoriété de la griffe qui s'en amuse. À l'occasion de la Fashion



Week 2017 dans la capitale coréenne, la marque Vetements a choisi de répondre (et de surfer sur le buzz) avec humour en lançant la collection officielle « Contrefaçon ».

La tendance matching clothes

Cette tendance très présente en Corée du sud, mais également au Japon, invite les couples à s'habiller de la même manière : même modèle de chaussures, de manteau, de t-shirt… Tout est dans le détail.

Popularisée dans les dramas, cette mode séduit de plus en plus les jeunes couples. Véritable mode d'expression, les couples peuvent, grâce à leurs apparences, montrer au monde qu'ils sont unis. Dans une société où le mariage reste encore l'institution la plus importante dans la vie d'un·e citoyen·ne coréen·ne, lorsque l'on a trouvé l'amour, c'est une sorte de victoire, et l'assurance d'une vie heureuse. Car encore aujourd'hui, célibat rime malheureusement avec échec.







CLASSIFIER, C'EST MENTIR ?
LE GENRE AU CINÉMA

Savez-vous ce qu'est une comédie romantique ? Vous en avez une vague idée, mais en fait, vous aussi, vous auriez du mal à dire ce que cela signifie. Qu'est ce qu'un film d'action ? Oui, ça ne veut en réalité pas dire grand chose... Nous allons essayer de remettre en question la classification par genre au cinéma qui est, à l'heure de Netflix, devenue un énorme mensonge.

Lucas Nunes de Carvalho

« Hier, je suis allé·e voir un film d'action. », « Moi, ce soir, je vais voir une comédie romantique sur Netflix ». Ces phrases sont consternantes. Elles sont vides de sens. Non pas qu'elles choqueront, de par leur banalité – tout le monde a une idée précise de ce qu'est un film d'action, ou une comédie romantique, parce que tout le monde en aura vu de près ou de loin –, mais il s'agit en pratique d'un euphémisme : en quoi un film serait-il d'action ? L'action est, selon le Larousse, la « manifestation concrète de l'activité de quelqu'un, d'un groupe ».

Dès lors, on peux tout à fait avancer l'hypothèse selon laquelle une comédie romantique est un film d'action puisqu'il reposera sur diverses manifestations d'activité, de la part d'un ou de plusieurs personnages. Le sujet est soudainement plus complexe qu'il ne l'aurait semblé au départ : si les mots ont du sens, il va falloir redéfinir les notions clefs. Il s'agira ici pour nous de poser quelques bases permettant une réflexion plus profonde de la part du lecteur et de la lectrice par la suite, qui gardera en tête d'avoir toujours un esprit critique concernant le « genre ».

Parce que l'enjeu du « genre » est d'abord un enjeu de simplification. C'est l'ambition de pouvoir permettre à un spectateur, une spectatrice de facilement effectuer un choix engageant vis-à-vis de l'œuvre. Il va falloir en effet, après avoir choisi un film, prendre un certain temps, une certaine concentration, s'impliquer émotionnellement dans celui-ci. Prendre le risque de s'ennuyer et d'arrêter le visionnage, ou au contraire, en sortir changé·e, influencé·e, bouleversé·e. Mais l'envie prédétermine l'appréciation : on rentre du travail, des cours, et l'on est prédisposé à voir un film drôle, amusant, bref, à l'envie de se détendre. Cet état préalable au visionnage conditionne automatiquement ce que l'on voudra voir et ce qu'on en retirera : voir un film qui évoque des sujets difficiles, de manière très sérieuse, alors que l'on aurait simplement voulu se reposer, s'amuser, pourrait gâcher notre perception de celui-ci, au-delà des qualités objectives qu'on lui trouve. Il s'agit donc, dans la catégorisation des films par « genre », d'indiquer au spectateur le contenu et le ton sans en dévoiler l'essence. Il faut toujours donner envie de voir, sans trop en dire ni mentir sur le produit.

Remettre en question ce qui semble acquis

Pourtant, il s'agit bel et bien ici de questionner la pertinence de ce système. Constituer des catégories qui éclaireront le spectateur ou la spectatrice non instruit·e (ici, ce n'est pas à prendre au sens péjoratif), ignorant le contenu véritable du film, qui susciteront une envie, une attente, qui lui donneront envie de s'impliquer émotionnellement. Cela semble nécessaire.

Le cinéma possède un grand nombre de genres, et on continue d'en créer. Vous pourriez en citer déjà beaucoup : le drame, la comédie, l'aventure... Ces concepts évoquent, comme le terme « action » vu plus haut, des images précises, certaines sensations, certains films. Le drame évoquera de fortes passions, des événements douloureux, quand la comédie vise à susciter le rire. On créera notamment à partir de ces concepts des sous-catégories pour gagner encore en précision : est-ce qu'il s'agit d'une comédie-burlesque, d'une comédie-dramatique (typiquement un concept très vague et dur à définir), une screw-ball comédie (sous genre très populaire aux États-Unis pendant les années 1930) ? On notera que l'on peut même parfois préciser la nationalité d'un genre, la comédie étant très marquée socialement (comédie américaine, comédie française, comédie britannique, etc.). On commence à comprendre la difficulté à définir un genre étant donné sa nature multiple, confuse.

Il y a un phénomène toutefois intéressant, à reconnaître chez les défenseurs du genre : la codification due à la catégorie. Il existe des attendus dans un film qui se revendique être une comédie, ou un drame, ou d'aventure. On pourrait comparer cela au théâtre : une tragédie implique le déchaînement des passions causées par une fatalité, qui planera tout au long de la pièce, condamnant à mourir un ou des personnages. La structure est traditionnellement même très codifiée, précise : le premier acte est supposé être l'acte d'exposition, définissant les personnages et l'enjeu principal de la pièce. Il y avait des exigences de respect d'une unité de lieu, de temps. Cette logique



The Stangers (2016) de Na Hong-jin, cinéaste coréen qui joue avec le spectateur en mélangeant les genres © Metropolitan Film Export

perd toutefois un peu de sa valeur avec le temps, certains auteurs et autrices jouant avec les règles. On pourrait citer le Dom Juan de Molière (qui ne respecte pas les règles de bienséance de l'époque), ou même Tchekov, dramaturge russe qui a connu l'échec avec l'un de ses chefs-d'œuvre, La Mouette, qu'il considérait comme une comédie (ce qu'elle n'était clairement pas). Cela a d'ailleurs participé à une très mauvaise réception lors de sa première, les gens ayant été surpris de ce qu'ils voyaient : un drame douloureux, une tragédie même, qui en respecte certains codes.

Le cas du cinéma coréen

Cette démarche très post-moderniste de ne pas respecter les habitudes d'un genre se retrouve donc être un paradoxe puisque ce même genre est supposé être un outil de sélection, de choix, d'indice pour le spectateur. Une véritable confusion qui est même devenue un style avec le temps pour certains artistes, jouant allègrement à mélanger les codes. Le cinéma a par exemple connu, dans l'essor de cinéastes coréens au début des années 2000, une véritable apogée de la rupture de ton cinématographique, devenue la marque d'un courant.

Memories of Murder, sorti en 2003 et réalisé par Bong Joon-ho, en est sans doute le premier exemple marquant. Il s'est inspiré d'un fait divers réel : dans une petite bourgade, des jeunes femmes sont violées et assassinées les soirs de pluies. On pourrait alors s'attendre à un polar, un film noir, un film d'enquête – c'est justement dans le titre du film. Pourtant, le film mêle volontairement des mécaniques issues du burlesque (les policiers passent pour incompétents, ils trébuchent, glissent à cause de la pluie, créent de fausses preuves improbables)… Et ce, malgré la dureté de son sujet (ambiance poisseuse, sombre, séquences parfois difficiles, dilemmes moraux). S'il fut le premier, plusieurs cinéastes reprendront ce travail stylistique remarquable et en feront leur marque de fabrique. Tel est le cas d'un Na Hong-jin, qui dans The Strangers, sorti en 2016, joue de la longueur du film (2h40) pour passer du polar à la comédie, à la comédie « burlesque », au film fantastique, de fantômes, de zombies, d'exorcisme, passant même par le drame familial intimiste, le film de survie ou le film ouvertement politique. Bref, un véritable melting-pot incroyablement riche et complexe narrativement, rendant obsolète la classification par genre, ou en tout cas, beaucoup moins pertinente qu'avant.

Classifier, c'est donc mentir ?

A la rigueur, ces deux films que nous venons de citer sont dans leur essence des films policiers. Comme l'objectif est de donner envie au spectateur de se plonger dedans, on les classera assez facilement malgré tout. Mais la subjectivé de ce classement finit par lui faire totalement perdre son sens, le rendant alors absurde. Il suffit de regarder une plate-forme comme Netflix : les films y sont rangés n'importe comment. Prenons un cas typique : comment « genrer » un film tel que The Assassin (2016) de Hou Hsiao-hsien, dans la catégorie action (c'est un wu xia pian, un film de cape et d'épée chinois, sur une tueuse qui doit tuer son ancien amour), alors qu'il s'agit d'une œuvre extrêmement contemplative, lente, bref, loin de ce qui correspondrait à l'idée qu'on s'en ferait au départ ? La subjectivité de la définition du genre rend dès lors la tâche de classification parfaite impossible.

On pourrait même parler du cas intéressant du « thriller érotique », sorte de sous-genre du policier, souvent très mal vu de l'industrie du cinéma – peu vendeur et cachant souvent un film érotique sans plus d'intérêt. Pourtant, on ne peut pas nier qu'il s'agit d'un très bon qualificatif pour des classiques du cinéma : Basic Instinct de Paul Verhoeven ou Eyes Wide Shut de Stanley Kubrick en seraient de très bon représentants, et il ne faudrait pas rougir d'être rangé à leurs côtés. Mais la frontière entre thriller (qui possède dans ses gènes une part d'érotisme, de sexy, dans des archétypes tel que le personnage de la femme fatale) et film érotique (qui serait lui-même parfois à la frontière de la pornographie) est difficile à tracer…

Faut-il abroger le genre ? Bien entendu, non. Il reste un outil pratique. Notre ambition était simplement ici de soulever quelques enjeux, quelques questions, pour repenser son utilisation, convaincre de l'intérêt de porter un regard critique sur celui-ci et, à terme, préparer le terrain à un débat fondamental sur une potentielle re-conceptualisation. ■

LA SITUATION ALARMANTE DES FEMMES DE MÉNAGE EN TURQUIE

La situation des femmes de ménage est de plus en plus problématique en Turquie. Pourtant, sur place, le sujet est très peu présent dans le débat public. Afin d'en savoir un peu plus, nous sommes allés à la rencontre d'Ayten Kargin, femme de ménage de 57 ans et directrice de l'Union des Femmes de Ménage de Turquie (IMECE).

Julia Prioult

En 2011, en Turquie, 51 femmes de ménage sont mortes, 400 ont subit des agressions sexuelles, et plus de 3 000 d'entre elles ont déclaré avoir eu des accidents de travail. Ces chiffres sont révélateurs des risques qui pèsent sur ces professionnelles.

Les femmes représentent 87% du secteur du nettoyage à domicile en Turquie. La plupart d'entre elles ont un parcours assez similaire. Originaires d'une région excentrée de Turquie, elles partent à Istanbul pour rejoindre leur mari qui ne peut ou ne veut pas travailler, et se retrouvent dans l'obligation de trouver un emploi à un âge avancé afin de pouvoir payer les études de leurs enfants. D'après une étude réalisée par Didem Direk en 2016, sur cinq femmes de ménage, trois (soit 60%) travaillent car leur conjoint est à la retraite, tandis que deux sur cinq (soit 40%) le font pour payer les études de leurs enfants.

C'est également le cas d'Ayten, originaire de Tunceli, une région située au sud de la Turquie. Après avoir quitté l'école primaire, elle doit aider sa mère aux tâches ménagères et à l'éducation de ses dix frères et soeurs. Elle se marie à l'âge de 18 ans et part rejoindre son époux à Istanbul un an plus tard. Au total, ils auront trois enfants : deux garçons et une fille. Le couple attache une grande importance à l'éducation de ces derniers et souhaite les voir entrer à l'université. Mais le mari d'Ayten tombe malade en 2002 et se retrouve dans l'incapacité de travailler. C'est à ce moment que la mère de famille, alors âgée de 43 ans, décide de devenir femme de ménage. Pour elle, c'est un choix évident : « S'occuper d'une maison et faire le ménage, c'est tout ce que je savais faire ».

Des conditions de travail inacceptables

Les conditions de travail des femmes de ménage sont catastrophiques. Le salaire quotidien oscille entre 60 et 125 livres turques (soit entre 13 et 30 euros). Par mois, le salaire pouvant être gagné par ces femmes ne dépasse quasiment jamais le salaire minimum turc, soit environ 440 euros. Le secteur n'étant pratiquement pas contrôlé, les employeurs s'en donnent à cœur joie pour pratiquer leur propres règles, au détriment, presque toujours, de la santé de ces femmes. Pire encore, la plupart d'entre elles trouvent du travail grâce au bouche à oreilles. Elles ne sont donc pas déclarées et ne touchent pas de sécurité sociale. Et celles qui passent par des entreprises de nettoyage ne sont pas mieux loties : elles travaillent au jour le jour sans garantie d'emploi régulier et sont constamment sous pression, notées via un système de points par leur employeur et licenciées au moindre problème.

Ayten raconte qu'elle a travaillé treize ans pour la même famille. Treize ans à récurer le sol, passer l'aspirateur, nettoyer les vitres, ranger les nombreuses pièces de la maison, mais également à faire à manger, à faire les courses et à s'occuper des enfants. Un travail à temps plein qu'elle réalisait de manière quotidienne, et, bien sûr, sans être déclarée. En 2002, l'état de son mari s'aggrave et Ayten doit s'occuper de lui, elle ne peut plus venir travailler de manière aussi régulière. Ses employeurs, estimant que ce n'est pas leur problème, lui demandent de venir travailler dans les deux autres propriétés que possède la famille. Ayant peur de perdre son travail,



Ayten Kargin,
le 4 décembre 2017
à son domicile,
à Istanbul. Julia Prioult
pour Maze Magazine

elle accepte, dépitée. Désormais, tous les jours, elle doit traverser la ville - soit une heure et demie de route depuis son domicile - pour se rendre sur son lieu de travail.

Le cas d'Ayten est malheureusement loin d'être isolé. Sur l'ensemble des femmes interrogées par Didem Direk, absolument toutes se plaignent de difficultés de santé liées à leur travail. Problèmes de dos, asthme, stress… Mais cela peut aller beaucoup plus loin. Dernièrement, une femme de ménage ouzbek décédée après être tombée du cinquième étage alors que l'homme pour qui elle travaillait lui avait demandé de laver l'extérieur des vitres de son appartement.

Un combat encore loin d'être gagné

Officiellement, une loi a été adoptée en 2008 pour la reconnaissance du statut de technicien de surface et l'obtention systématique d'une couverture sociale. Mais la réalité est toute autre et sur le terrain, la situation est loin de s'améliorer. Excédée, Ayten a décidé de porter plainte contre ses employeurs en 2014. Grâce au soutien des membres d'IMECE - l'association qu'elle dirige désormais - elle a réussi à obtenir, pour la première fois, une importante couverture médiatique. Les journaux nationaux se sont emparés de l'affaire et ont fait connaître les actions de l'association au grand public. De nombreuses femmes de ménage ont alors contacté IMECE afin de livrer leur témoignage.

Créée en 2001 dans le but de rassembler les femmes de ménage de la périphérie d'Istanbul afin qu'elles se battent ensemble pour faire entendre leurs droits, IMECE compte désormais une centaine de membres. En 2009, l'association est devenue un véritable syndicat. Bien qu'elle n'ait obtenu aucune aide de l'Etat, elle a réussi à réunir les fonds nécessaires pour payer une sécurité sociale à l'ensemble de ses membres. Elle s'occupe également de trouver des avocats aux femmes qui souhaitent porter plainte contre leurs employeurs et se bat pour une meilleure reconnaissance du statut de femme de ménage dans la loi.

Le chemin à parcourir est encore long. Ayten a gagné son premier procès mais attend toujours la réponse finale de la justice quant à la sanction qui sera accordée à ses employeurs. Mais elle ne perd pas espoir et voit tout de même l'avenir de manière positive. Pour elle, « de nombreux changements vont avoir lieu dans les prochaines années, notamment au niveau de notre éducation et de nos droits ».

« TROIS SŒURS » LA MAISON DE POUPÉE DE SIMON STONE

Chloë Braz-Vieira

Déjà très actif à l'international, le trentenaire né en Suisse, élevé en Australie et associé au Toneelgroep d'Amsterdam pourrait bien devenir la nouvelle coqueluche du théâtre français. Et pour cause, après Ibsen Huis programmé au Festival d'Avignon cet été, Simon Stone présente sa brillante adaptation des Trois soeurs de Tchekhov au théâtre de l'Odéon à Paris. Et on aime.

Simon Stone s'est d'abord intéressé à Ibsen, qu'il a mis en scène au théâtre puis au cinéma, avant de nous en proposer une ultime variation théâtrale moderne (et éblouissante) lors du dernier Festival d'Avignon. Dans Ibsen Huis, il réuinissait au sein d'une maison pivotante trois générations d'une même famille rongée par un terrible secret. Le canevas « ibsenien » était bien là : des personnages féminins forts, des drames familiaux, des questions d'argent… Mais la pièce traitait également de sujets très contemporains : le sida, l'expatriation ou les réfugiés. Pour certains, c'était clinique et trop efficace. Pour d'autres, c'était virevoltant, entraînant, émouvant et visuellement éblouissant.

« Des » trois soeurs plutôt que « les » trois soeurs

Pour ses Trois soeurs, Simon Stone réinvesti partiellement la scénographie d'Ibsen Huis puisque c'est également au sein d'une maison pivotante que toute l'intrigue va se dérouler.

Pour rappel, le texte original débute à la campagne lors de la fête d'anniversaire d'Irina, la plus jeune des trois soeurs, un an après le décès de leur père, un aristocrate originaire de Moscou. Alors que leur frère s'apprête à épouser une petite bourgeoise vulgaire, Irina, Macha et Olga rêvent de repartir à Moscou pour commencer à vivre, enfin. Mais elles ne partiront jamais et, tout au long des actes, nous les verrons progressivement elles et leurs rêves se rabougrir tandis que leurs vies sentimentales s'avorteront d'elles-mêmes.

Simon Stone conserve tous les personnages de Tchekhov tout en faisant un choix relativement audacieux de mise en avant de certains caractères. En effet, on dit souvent que si Tchekhov est encore si régulièrement monté c'est parce que, au-delà de la dimension intemporelle de ses pièces, il offre des œuvres « de troupe » sans réels personnages principaux ou secondaires.
Si la proposition de Stone est définitivement « chorale », il met toutefois clairement en lumière deux personnages servis par deux acteurs très justes et touchants : Macha (Céline Sallette), la soeur cadette, et André (Eric Caravaca), le frère ainé trop souvent oublié de ces fameuses trois soeurs.

Plus que tous les autres, ce sont ces deux êtres que nous allons voir se débattre dans leurs problèmes (d'addiction, de mariage raté, d'adultère ou d'échecs professionnels). Il est intéressant de mettre ce choix en parallèle de celui, radicalement différent, opéré par la metteuse en scène brésilienne Christiane Jatahy qui proposait en 2014 une adaptation de cette pièce quasi exclusivement centrée sur Irina (What if we went to Moscow ? présentée au 104) . Une nouvelle preuve (s'il en fallait) qu'il n'y a pas UN Tchekhov.

Tchekhov feat. Britney Spears

En fait, Simon Stone nous propose une véritable actualisation de la pièce.

Pour le metteur en scène australien, Tchekhov est avant tout un auteur du présent ; or, notre présent à nous est celui de 2017 et non celui de 1901. On parle donc de Donald Trump, de Berlin, d'un exil à New-York plutôt qu'à Moscou, on fume de la drogue, on devient vegan et on chante du Rihanna (ou du Britney Spears). Pas de crainte à avoir toutefois, l'adaptation n'a pas consisté à remplacer automatiquement (et bêtement) toutes les références datées par des clins d'oeil contemporains.

Au contraire, comme dans sa Medea tirée du Médée d'Euripide et présentée à l'Odéon au printemps 2017, la transposition est subtile et permet au public présent de parfaitement entendre le texte et de saisir toute la portée des thèmes abordés : l'espoir placé dans les générations futures, la difficulté de donner du sens à sa vie, de s'accomplir dans une profession, de se lier intimement avec un autre et de parfois avoir le courage de partir.

Et cela ne dénature en rien ce qui fait la singularité de cette pièce de Tchekhov. La mélancolie, caractéristique de l'auteur russe, est bien là. La dissection de la disparition d'une certaine société aussi : pendant qu'André s'enfonce dans sa toxicomanie et dilapide la petite fortune familiale, son épouse petit bourgeoise et racoleuse s'enrichit jusqu'à finir par s'emparer de la maison et forcer, enfin, la fratrie à partir.

Théâtre cinématographique

Ces dernières années, on a beaucoup parlé, et à raison, des liens entre théâtre et cinéma. De fait, nombreux sont les metteurs en scène à utiliser des techniques vidéo, voire de cinéma, ou à choisir d'adapter des scénarios plutôt que des pièces. On pense ainsi à Ivo Van Hove adaptant Visconti, à Julien Gosselin qui n'hésite pas à filmer des pans entiers de ses pièces ou encore à Cyril Teste qui revendique expressément de faire des « performances filmiques ».

Chez Simon Stone, la filiation est plus discrète dans la mesure où il fait ici le choix de ne pas utiliser de vidéo et d'adapter un « vrai » texte de théâtre. Toutefois, sa proposition est visuellement profondément cinématographique.

En effet, les fenêtres de la maison dans laquelle évoluent les personnages fonctionnent comme des écrans et permettent de faire de véritables « gros plans » sur certains moments.

A cela s'ajoute un travail très fin sur la sonorisation des acteurs qui met au « premier plan » sonore certains tandis que d'autres, bien que présents face à nous, se retrouvent mis en sourdine, ce qui permet de faire une sorte de « split screen » en temps réel très beau et efficace.

Par ailleurs, la maison étant mobile, elle tourne sur elle-même plus ou moins vite en fonction de l'intensité dramatique de l'intrigue ou du passage du temps (la pièce s'étale sur plusieurs années), ce qui rappelle également des dispositifs cinématographiques d'accélération.

Alors, absolument rien à redire sur cette pièce ? En cherchant vraiment, on peut franchement tiquer sur le traitement réservé à la soeur ainée, Olga, réduite à l'état d'institutrice aigrie et qui se retrouve affublée d'un twist sentimental final passablement ridicule.

Enfin, si vous êtes un « fan » du texte de Tchekhov, il y a de quoi s'estimer déçu… Mais on aimerait vous rappeler que toute traduction est déjà trahison et surtout vous inviter à y aller quand même, car si la lettre du texte n'y est pas, l'esprit de la pièce est, lui, définitivement présent.

Christophe Raynaud de Lage



VEGAN, TON UNIVERS IMPITOYABLE

Hué, conspué, adulé, décrié, plébiscité, le concept vegan fait passer son public par tous les états émotionnels. Comment s'y retrouver au milieu de toutes ces opinions radicales ? Comment s'informer, faire ses choix seul·e, et entrer dans la nébuleuse vegan ?

Sofia Touhami

Tout commence par presque rien ; un avertissement du médecin sur vos risques cardio-vasculaires, un ami convaincu cherchant à être convaincant, un documentaire douteux visionné sur Netflix lors d'une nuit d'insomnie. Puis la question hante l'esprit pendant plusieurs heures, plusieurs jours, plusieurs semaines, jusqu'à se muer en doute fondamental sur vos habitudes. Et pourquoi pas ? Pourquoi ne pas devenir vegan ?

Magma d'infos

Tout esprit rationnel, avant d'opérer un changement aussi radical, tentera d'abord de s'informer. Et là, c'est le drame. Internet pullule d'opinions divergentes et d'études scientifiques censées vous apporter la réponse à toutes vos questions. A côté de cela, des détracteurs indépendants ou financés s'épanchent sur des pages entières pour vous prouver que vous vous apprêtez à commettre la pire erreur de votre vie. Au milieu de tout cela, il y a une personne innocente, peut-être naïve, assurément déterminée à tirer au clair ces disputes qui semblent animer les dimanches pluvieux d'internautes venant du monde entier. Il est temps de pousser la porte du côté obscur d'internet, celui où l'on admet ses failles et où l'on veut se prouver que l'on peut être une meilleure personne, adaptée à la communauté.

Nier la mode, c'est nier la vérité

Commençons par poser deux constats. D'une part, il est impossible de nier que le mot « vegan » soit entré dans le langage quotidien par le biais d'internet. Certes, d'autres modes d'information (notamment la littérature et les médias) traitent du sujet. Mais il serait hypocrite de dire que l'on ne s'est pas d'abord perdu dans les méandres du web, à la recherche d'un sens quelconque à un style de vie en perdition. D'autre part, il faut admettre que dans beaucoup de cas (pas tous, mais une bonne partie tout de même), l'intérêt pour le véganisme a été déclenché par un compte Instagram accrocheur, un Youtubeyr particulièrement habile des mots, ou un tableau Pinterest alléchant.

Ajoutons à cela que cet article n'est pas classé dans la rubrique « Style » par hasard. C'est bien parce que le véganisme est un mode de vie, englobant toutes les sphères de l'existence, qu'il convient de le traiter comme tel.

Tout est dans le vocabulaire

Néophytes, cet avertissement est fait pour vous : il existe plusieurs mots a priori similaires mais renvoyant à des réalités bien différentes. On connaît le végétarien, qui ne consomme pas de viande (ni de viande rouge, ni de volaille, ni de poisson). On connaît le pescétarien, qui ne consomme que des chaires pêchées en mer. Puis il y a les plus complexes, comme le végétalien, qui lui ne se nourrit d'aucun produit issu des animaux. Exit donc la viande rouge, la volaille, le poisson, les œufs, les produits laitiers. Enfin vient la tête brûlée, le radical des radicaux, qui s'accroche mordicus à ses convictions et refuse toute consommation animale. Cela va donc plus loin que l'alimentation, il ne porte pas de laine, ni de cuir, encore moins de cosmétiques testés sur les animaux, bref, il porte dans son cœur le bien-être animal au point de le placer dans le top 3 de ses priorités quotidiennes. Allez viens, on est bien

Quiconque tentera de glaner des informations, des



© Denis Karpenkov

conseils ou des avis sur le véganisme sera confronté à deux problèmes. Premièrement, celui des soldats omnivores, dépités par la dérive hérétique de ceux qui ne veulent plus manger de bonne chair fraîche bien virile. Avec plus ou moins de véhémence, ils tenteront de vous expliquer que vous prenez des risques incommensurables pour votre santé, que les carences sont légion et que les protéines indispensables au corps humain ne se trouvent nulle part ailleurs que dans une entrecôte braisée.

Le second problème, peut-être le plus mortifiant des deux, se situe au cœur de la communauté végane. De l'extérieur, les vegans apparaissent soudés, unis par les liens sacrés de l'anti-spécisme jusqu'à ce qu'un carniste les sépare. Pourtant, derrière cette façade chatoyante se cache un univers strict, psychorigide et parfois excessif.

Certains vegans – que l'on peut qualifier d'influencers dans leur domaine – ont su s'imposer en flirtant avec les extrêmes. Il y a ceux qui se sont plongés dans un mode de vie à 300% vegan et qui montent au front dès qu'un membre de leur communauté fait un quart de pas de côté. C'est le cas des détracteurs de Didi Chandouidoui, youtubeur banni de la communauté végane par des ultras du mouvement, parce qu'il a eu l'audace impardonnable de laisser son chat chasser dans son jardin.

Il y a aussi ceux qui poussent leur public dans une alimentation extrême, très dangereuse pour la santé, sans une once de culpabilité. On parle ici des frugivores, crudivores, anti-compléments alimentaires, comme FullyRaw Kristina qui placarde sur son blog que cuire ses aliments provoque le cancer. A titre informatif, il faut savoir que les frugivores et crudivores témoignent tous de perte de cheveux, de fatigue extrême et d'impossibilité de manger à cause de maux de ventre terribles. Ce sont autant de signes de malnutrition qui auraient dû les alerter sur la folie du régime qu'ils pratiquaient.

Enfin, on peut parler de ceux qui desservent la cause, parfois malgré eux. YouTube regorge de vidéos, majoritairement anglo-saxonnes, où les vidéastes racontent avec de grands sourires comment ils ont arrêté d'être vegan car ils en avaient marre, ou parce que la viande leur manquait trop, ou parce qu'ils en avaient assez de prendre le temps de cuisiner des plats sans viande. Ces gens ne rendent pas service à la majorité silencieuse profondément attachée à des valeurs de protection de la planète, de respect des animaux et d'impératifs de santé humaine. Ils vulgarisent et ridiculisent une cause déjà mal vue à cause de positions extrêmes massivement relayées sur les réseaux sociaux pour tourner en ridicule ce « mode vie de timbrés ».

JOLI'ESSENCE, LA COSMÉTIQUE MAISON ET BIO QUI CHANGE LA DONNE

Pas à pas, les prises de conscience étant de plus en plus nombreuses, le paysage de la cosmétique française est en train de changer, se convertissant doucement au bio et à une charte de production plus éthique. Parmi les acteurs de ce changement, Joli'Essence, avec qui nous avons pu discuter.

Marie Puzenat



Exfoliant et masque levres

Comment est né Joli'Essence ?

De plus en plus sensibilisé par les articles dénonçant la présence inquiétante de produits toxiques dans les cosmétiques conventionnels, je souhaitais offrir une alternative naturelle aux consommateurs. Alors que je réfléchissais au moyen de développer l'activité du laboratoire Propos'Nature sur le secteur de la cosmétique, ma rencontre en 2013 avec Tiphanie, chimiste de formation et spécialisée dans les cosmétiques à faire soi-même, a permis de concrétiser ce projet. J'ai décidé de créer la marque Joli'Essence avec mon équipe, une boutique en ligne dédiée à la cosmétique maison.

Quel est le concept de la marque ? Quelle est votre philosophie ? Quelles sont vos motivations ? Pourquoi du bio ?

Joli'Essence propose plus de 150 recettes cosmétiques validées et testées en laboratoire par des professionnel·le·s ainsi que le matériel et les ingrédients naturels et biologiques pour les réaliser soi-même.

La philosophie de Joli'Essence est de démocratiser la cosmétique maison en la rendant ludique et facile d'accès mais en lui offrant également un cadre sérieux et sécurisé. Pour nous, la cosmétique maison n'est pas seulement un loisir, c'est aussi une alternative à de nombreux produits de beauté conventionnels introduisant des substances chimiques et toxiques dans leur composition, nocifs pour notre santé.

Voilà pourquoi, il était fondamental dans ce projet de proposer uniquement des produits bio et naturels.

Pouvez-vous me raconter de A à Z la création d'un produit Joli'Essence ? Comment sélectionnez-vous vos ingrédients ? D'où viennent-ils ?

Joli'Essence propose peu de produits finis car le but de la cosmétique maison est avant tout de

laisser les gens réaliser eux-mêmes leur soins. Nous leur proposons pour cela une multitude de recettes sur le site pour les guider.

Pour cela, il faut d'abord une idée ou un besoin. Notre service Recherche et Développement se charge d'élaborer une recette. Expérimentée en cosmétologie, notre équipe connaît par cœur les bienfaits des actifs naturels et comment les allier intelligemment pour donner au soin la texture, l'odeur et les propriétés souhaitées.

Le service des Achats intervient à ce stade pour dénicher les ingrédients nécessaires et se met à la recherche des meilleures matières premières bio. C'est uniquement après bonne réception des certificats et documents répondant à la charte Cosmébio et d'un échantillon approuvé de la matière première que l'achat peut être validé.

Puis vient la phase de test en laboratoire. Toutes les recettes sont réalisées en interne afin de vérifier la consistance, la durée de conservation, etc. On teste souvent plusieurs conservateurs, plusieurs odeurs…pour trouver la meilleure recette possible.

Une fois les tests validés, l'équipe organise un shooting photo pour mettre en scène la recette puis la mettre en ligne, à disposition de nos clients.

De nombreux autres acteurs entre en jeu par la suite, notamment le service production, picking pour assurer l'envoi des commandes mais aussi le service clients pour le suivi, le service qualité, etc.

Un vrai travail d'équipe !

Comment décririez-vous le marché de la cosmétique français actuel ? Les Français·es sont-ils sensibles au bio en termes de cosmétiques ? Quels changements aimeriez-vous voir sur ce marché ?

4ème secteur de l'économie française, le marché de la cosmétique français est leader au niveau mondial. Une position qui s'explique notamment par l'innovation française toujours à la pointe. Il n'est donc pas étonnant que la cosmétique maison ait émergée au cœur de ce secteur. Si cette nouvelle tendance ludique connaît un tel essor c'est notamment car elle répond à une véritable prise de conscience écologique de la part des Français·es.

En effet, les français·es ne sont pas seulement sensibles au bio, ils et elles ont une réelle volonté de consommer différemment et se tournent de plus en plus vers des solutions naturelles que ce soit pour leur alimentation, leur santé ou leurs soins. Les entreprises de beauté l'ont bien compris et plus de 350 d'entre elles ont rejoint la charte Cosmébio certifiant les cosmétiques biologiques. Une évolution qui témoigne de l'importance grandissante du bio dans ce secteur.

On ne peut qu'espérer que ces changements s'inscrivent sur la durée et que les grandes entreprises de beauté françaises soient de plus en plus regardantes quant à la composition de leurs produits, non pas uniquement pour vendre plus aux consommateurs, mais dans un vrai souci d'éthique et de responsabilité

Quel est votre public ? Quelle relation entretenez-vous avec vos clients ?

Ce sont les femmes de 20 à 40 ans qui sont les premières adeptes de la cosmétique maison. Un public idéal puisque l'équipe Joli'Essence est composée de 6 femmes de cette tranche d'âge ! Facile de deviner les attentes, besoins et goûts de notre Joli'public. L'équipe prend plaisir à partager ses conseils et à échanger des astuces beauté comme elle le ferait avec des copines. D'ailleurs le ton sur les réseaux sociaux et dans les communications est toujours enjoué et décontracté.

Rencontrez-vous des difficultés ?

La cosmétique maison ne fait pas que des adeptes. Par l'engouement qu'elle rencontre auprès des consommateurs, elle dérange les entreprises vendant des produits de beauté conventionnels qui craignent de perdre des parts de marché. Les lobby de ces grands groupes s'allient et font pression sur les institutions pour freiner cette activité en plein essor.

La fédération des entreprises de la beauté (FEBEA) vient ainsi de lancer une campagne pour sensibiliser l'opinion publique sur les risques encourus lors de la création de cosmétiques à la maison. De même, l'Agence National de la Santé et du Médicament (ANSM) contrôle fréquemment les principaux sites de cosmétique maison, interdisant notamment la vente de kits.

Bien que ces actions visent clairement à freiner notre activité, nous y voyons une opportunité. D'une part, l'opportunité de professionnaliser la cosmétique maison puisque nos Responsables en Recherche et Développement sont diplômées d'un master en chimie avec une spécialisation cosmétique au même titre que les chercheurs travaillant dans les plus grande entreprises de beauté françaises. D'autre part, l'opportunité de protéger le secteur cosmétique des dérives.

Joli'Essence est une marque de Propos'Nature, un laboratoire professionnel spécialisé depuis plus de 20 ans dans la vente de produits de santé et cosmétiques naturels. Si les institutions alertent sur les dangers de l'amateurisme en cosmétique maison, cela n'en est que bénéfique pour une entreprise sérieuse comme la nôtre.


SALON
RETRO
MOBILE
LE PASSÉ A TOUJOURS UN FUTUR
07-11
FEVRIER
2018
// PARIS PORTE DE VERSAILLES
PAVILLONS 1.2.3
RETROMOBILE.FR
#RETROMOBILE
VENTE
AUX ENCHÈRES
ARTCURIAL
// Motorcars
09 FÉVRIER
COMEXPOSIUM



Pourquoi pas vous ? maze.fr/recrutement

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directeur-adjoint de la rédaction
Kevin Dufrêche

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directrice de la communication
Sofia Touhami

Secrétaire de la rédaction
Thomas Dufraine

Pôle communication
Zoé Louvard
Éléonore Saumier
Estelle Meulet
Mélanie Nguyen
Roxane Thébaud
Fanny Rochelet

Rédaction en chef des rubriques
Paul De Ryck, actualité
Noémie Villard, musique
Diane Lestage, cinéma
Marie Daoudal, littérature
Dorian Le Sénéchal, écrans
Emma Henning, art
Marie Puzenat, style

Secrétariat de rédaction
Marion Bothorel
Eloïse Bouré
Sarah Francesconi
Clara Gabillet
Lisa Guyenne
Emma Henning
Johanne Lautridou
Justine Madiot
Marion Zitoli

Rédaction
Adam Garner | Adam Khemila | Agathe Hugel | Alice Monnery | Alicia Volturo | Alénice Legoux
Amélie Coispel | Angelina Paolini | Anthony Blanc | Antoine Bretecher | Antoine Demière
Arthur Martineaud | Arthur Sautrel | Astrig Agopian | Benoît Michäely | Camille Aujames
Camille Bluteau | Candice Motet-Debert | Caroline Fauvel | Cassandra Jopha | Cassandre Tarvic
Charles de Quillacq | Charlotte Gaire | Charlotte Jouhanneau | Charlène Ponzo | Chloé Fougerais
Chloë Braz-Vieira | Claire Lepoutre | Clara de Beaujon | Clara Gabillet | Clémence Thiard
Clémence Turlotte | Cléo Schwindenhammer | Cécile Truy | Céline Quintin | Dearbhla O'Hanlon
Elina Randrianarison | Eloïse Bouré | Elsa Mahi | Eléonore Saumier | Emi Kaa | Emma Pellegrino
Emmanuelle Babilaere | Estelle Meulet | Fanny Rochelet | Florent Norcereau | François Leclinche
Frédérique Veilleux-Patry | Garance Philippe | Guillaume André | Hortense Raynal
Hugues Marcos | Jade Roger | Johanna Koyanvale Tormo | Julia Prioult | Julie Hay
Julie Vrignaud | Juliette Greff | Juliette Krawiec | Justine Madiot | Lara Baronowski | Laura Dulieu
Lauranne Wintersheim | Lisa Boquen | Lisa Guyenne | Lisha Pu | Lola Fontanié | Loris Prestaux
Louise Solal | Louise des Places | Louison Larbodie | Lucas Nunes de Carvalho | Ludovic Hadjeras
Maeliss Pereira | Manon Vercouter | Marie Dubourdieu | Marie Raveau
Marie-Madeleine Remoleur | Marine Serre | Marion Collot | Marion Danzé | Mathieu Auduc
Mathieu Champalaune | Mathilde Musset | Mégane Bouron | Myriam Bernet | Nicolas Fayeulle
Nicolas Renaud | Niels Enquebecq | Noa Coupey | Noé Cornuau | Oriane Dessaux
Pauline Lammerant | Pauline Lorcy | Phane Montet | Romane Segui | Roxane Thébaud
Sarah Bariset | Sarah Francesconi | Selma Borges | Sophie Rossignol | Soraya Jegouic
Thomas Frénéat | Thomas Philippe | Toscane Jourde | Vianney Loriquet | Victor Costa
Yolaïna Bar | Zoé Thibault

Conception graphique et mise en page
Christelle Perrin | Solène Lautridou



ART
20
YEARS
PARIS
ART
FAIR
05th
08th April
2018
Grand Palais
www.artparis.com
An overview of the French art scene
Switzerland Guest of Honour